

AFRIC MAG

MÉMORIAL DE GORÉE

Un monument de la reconnaissance africaine dans la “TRANSATLANTICITÉ”

MEMORIAL OF GOREE

An African recognition monument for “TRANSATLANTICITY”

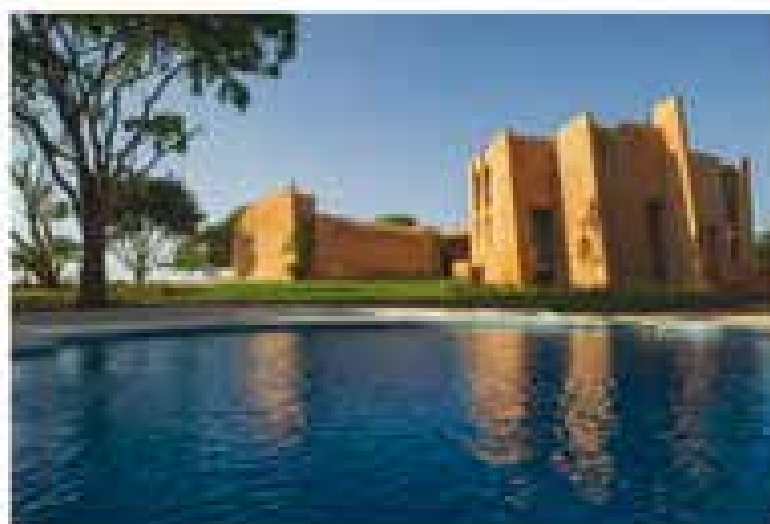


PRÉSIDENT MACKY SALL

“J’ai décidé de construire
le Mémorial de Gorée...”

“I decided to build
the Memorial of Goree”

Réhabilitation et Rénovation de bâtiments historiques



SOMMAIRE



Pr Pathé Diagne et la découverte de l'Amérique par Bakari II..... P.28-29

Eloi Coly : "Ce Mémorial sera celui des êtres humains" P.14-17

La traite des esclavages dans le commerce transsaharien ... P.22-23

Immigration clandestine et esclavage en Lybie : une question de responsabilités collectives Nord-Sud P.24-26

Essaouira, les Gnaouas à l'épreuve du star-système P.34-35

Musique : les sonorités d'une évolution identitaire P.30-33

L'actrice Nikkole Salter parle de ses racines ADN Wolof P.38

AFRIG MAG : ISSN 2571 - 8202

DIRECTEUR DE PUBLICATION

Malick KANE, Président AFRIG
malikane8@gmail.com

RÉDACTEUR EN CHEF

Elimane KANE
ciresamba@gmail.com

RÉDACTION CENTRALE (AFRIQUE-AMÉRIQUES)

Elimane KANE, Nikkole SALTER,
Dr Sheila WALKER, Pr Katiúscia RIBEIRO

DIRECTEUR ARTISTIQUE

Fodé BALDÉ
(+221) 77 986 36 69
baldefode84@gmail.com

CORRECTEUR/CONSEILLER ÉDITORIAL

Mansour KANE
mansourkan@gmail.com

PHOTOS

Moussa SOGUÉ

ASSISTANTE

Gnagna NGOM

ÉDITEUR

Think/Do Thank Afrig Prod, 12 Sicap Rue 10, Dakar
(+221) 70 650 35 36 - (+221) 77 525 74 00
afriground@gmail.com
www.afrimag.org

PÉRIMÈTRE DE DISTRIBUTION

Afrique, Amériques (USA, Brésil, Caraïbes...)

IMPRESSION

POLYKROME

Suivez nous sur twitter et instagram : @Afrimag

Édito

Monsieur le Président, construisez enfin le Mémorial de Gorée !

Eh oui, l'île de Gorée a bel et bien existé avant la traite négrière transatlantique, et certainement avant même qu'elle ne soit nommée "Ila do palma" ou "île aux palmiers" par les Portugais. A la vérité, nombre de personnes ne se sont pas intéressées véritablement à son nom traditionnel endogène lébou Wolof: "BÈER JA GEEJ GA" selon Pr Abdoulaye Sokhna DIOP...

C'est bien tout cela la "Transatlanticité" afro-génique ! Qui d'autre que nous, devrait écrire cette histoire transatlantique géoculturelle, géopolitique, triangulaire ? Comment devrions nous l'écrire, la raconter, la dire, l'enseigner, la transmettre ? A partir de quand devrait-elle être écrite ? Ainsi, le véritable débat des "Narratives" et autres "Storytelling" est reposé ici, à travers notre tribune médiatique panafricaine, "AFRIG MAG". Celui-ci cherche encore, à travers ce présent numéro, à approfondir la réflexion et susciter l'action autour de la grande odyssée de ce mémorable Mémorial de Gorée.

Il est un de nos "Pères fondateurs" de la pensée AFRO. Nous lui rendons hommage ici. C'est un de nos maîtres qui ont opéré cette rupture paradigmatique nous ayant permis de mettre nos âmes africaines en lieux et "lieues" sûrs. Il s'agit du célèbre et iconoclaste linguiste-historien Pr Pathé Diagne qui a eu le mérite d'avoir soulevé la grande question de "Mansa Bakary II en 1312/Christophe Colomb 1492" et la découverte de "Tarana" ou l'Amérique précolombienne.

Je me rappelle de mon périple-pèlerinage à Cais do Valongo-Prettos Novos, dans un amphithéâtre de plus de 300 étudiants de l'Université Fédérale de Rio de Janeiro - Brésil (UERJ), où les 3 seuls Afro-Bréiliens présents n'ont pu me dire ce que signifiait l'histoire de "L'Afrique noire précoloniale". Selon eux, comme Afro-descendants, leur histoire n'avait commencé qu'avec la traite négrière transatlantique !

Par ailleurs, comme nous l'avons évoqué lors du Colloque de la Biennale des Arts Mercosul à l'Université Rio Grande do Sul Porto Allègre au Brésil, pourquoi la Jeunesse sénégalaise, africaine, emprunte-elle encore aujourd'hui les embarcations de fortune pour "Barça ou Barsax" comme il y a plus de 200.000 ans leurs ancêtres africains colonisateurs de la Méditerranée, aïeuls du fameux Cro-Magnon !

Qu'en est-il de nos héros superstars Gnaouas ou Ghanawas du Maroc, d'Algérie ou de Tunisie ? Quid de leurs origines ouest-africaines ? D'ailleurs, sont-ils issus de cette fameuse Traite transsaharienne des esclaves que l'on occulte la plupart du temps ? Ceci expliquant cela, pourquoi des "esclaves clandos" en Libye Post-Kadhafi en 2017 ?

Merci Dr. Sheila Walker d'avoir théorisé l'Afrogénisme dans votre livre "African Roots, American Cultures : Africa in the creation of the Americas" avec surtout l'importance ethnomusicologique AFRO...

Na nga def Nikkole ? Je te revois à African Burial Ground à la recherche de tes racines, ton ADN Wolof Sénégalais, qui te rendent d'ailleurs si fière avec ton apaisante "Conscience-confiance en soi"...

Oui Monsieur le Président de la République,

Votre Mémorial de Gorée est aussi nécessaire et sérieux que tout cela. Puissiez-vous tenir votre engagement historique avec ces mots ici relayés dans ce présent Magazine : **"...j'ai décidé de construire le Mémorial de Gorée avec l'appui de tous les amis du Sénégal..."**. Oui, Monsieur le Président, nous voulons vous croire, mais il commence à se faire tard !

Avec ce Mémorial, Monsieur le Président, enfin vous repositionnez Gorée, Dakar, le Sénégal comme capitale de la Diaspora afro-descendante, comme stipulé par une Résolution Union africaine du Global African Diaspora Summit de Jo'bourg en 2012..." ●

PAR MALICK KANE

Suivez Malick sur twitter @malickkane et instagram :
@malickkane #afrimagazine #afrig

PROJET DU MÉMORIAL DE GORÉE

Un éléphant blanc qui compte prendre des couleurs avec le Président Macky Sall

Une vieille idée de militants et intellectuels panafricanistes, qui a tardé à être conceptualisée, le projet de Mémorial de Gorée est une œuvre dont la réalisation est de la responsabilité de l'humanité entière. Le Sénégal, par la volonté de l'actuel chef de l'Etat, le Président Macky Sall, est décidé à le réaliser avec tous ses amis. Plongée dans l'histoire et les vicissitudes d'un projet, dont l'érection contribuera à boucler le triangle des lieux de mémoire liés à la traite transatlantique, après l'African Burial ground / Arche du retour à New York et le Mémorial ACTe à Pointe-à-Pitre.



HISTORIQUE

Une idée qui a des jambes

Le projet de Mémorial de Gorée a traversé bien des vicissitudes, depuis que son idée a germé de l'esprit de ses concepteurs. Et de l'avis du Pr Abdoulaye Elimane Kane, ministre de la Culture à l'époque, "le Mémorial de Gorée est comme un être vivant, qui a connu dans sa vie des péripéties, des moments forts et des moments un peu moins réjouissants du point de vue de son développement".

A l'origine, pense Mamadou Berthé, architecte conseil du projet, l'idée de Mémorial de Gorée est sortie de la tête du professeur Pathé Diagne. "Le Pr Diagne est très connu, comme un grand débatteur, un éminent intellectuel, qui enseignait à l'origine à l'université, qui a eu des problèmes avec Senghor, qui est parti donc de l'université, qui a créé la bibliothèque Sankoré et qui a été un des leviers de la diffusion de la pensée de Cheikh Anta Diop. Donc c'est un militant panafricainiste de l'époque coloniale, très actif dans les milieux universitaires au Sénégal comme en France, avec d'autres Sénégalais d'ailleurs, comme le Pr Bakary Traoré, qui était son principal collaborateur au plan des idées sur ce projet-là", renseigne-t-il.

Le Pr Pathé Diagne, le Black Caucus, l'Oua et l'Unesco

Ajoutant quelques précisions, l'architecte Mamadou Berthé indique : "c'est à la suite d'une réunion entre les autorités du Fespac (Festival panafricain des arts et de la culture) et une délégation du Black Caucus venue rendre visite à M. Pathé Diagne, alors Commissaire à la réalisation du Fespac, que l'idée est revenue de remettre sur le tapis une ancienne préoccupation des intellectuels et artistes africains, qui, lors du premier Festival mondial des arts nègres en 1966, avaient déjà suscité l'idée de réaliser un monument dédié à l'Afrique et à sa diaspora à travers le monde".

Abondant dans le même sens, le Pr Abdoulaye Elimane Kane soutient que le projet est celui d'intellectuels, hommes et femmes de culture d'Afrique et de sa diaspora, épaulés en cela par d'autres intellectuels de tous les continents. "Il a donc été formulé à l'occasion d'une session de l'Organisation de l'Unité africaine (Oua), à Addis-Abeba, en présence d'un grand nombre de chefs d'Etat africains, mais aussi d'institutions internationales ayant l'habitude de prendre part à ce genre de rencontres et en présence particulièrement du représentant de l'Unesco", indique le professeur de philosophie.

Pour certains Gorée se suffit à elle-même

Mais ce n'était pas une mince affaire, car, à en croire le dernier ministre de la Culture du Pré-



Pr Abdoulaye Elimane Kane

sident Diouf, "il est important de souligner que des hommes et des femmes de culture, qui connaissent bien l'existence de Gorée, île martyre, sur laquelle il y a eu beaucoup de livres, de discours, d'œuvres d'art, diront que cette île se suffit à elle-même et n'a pas besoin d'être dupliquée par une autre œuvre, qui risque de ternir ou d'amoindrir son image". C'est un point de vue qui peut être digne d'intérêt. "Mais, ceux qui ont estimé qu'il fallait ériger un monument à la mémoire de tous ces martyrs de l'esclavage et portant le nom de Mémorial de Gorée, avaient aussi des arguments tout aussi respectables. Ils ont estimé effectivement que choisir quelque part en Afrique un endroit - qui ne soit pas forcément Gorée, où serait érigé un monument, quelque chose par conséquent d'une dimension telle que cela appellerait la réflexion, l'interrogation de ceux-là qui le visiteront, monument affublé de dépendances qui tourneraient autour de la culture africaine, de la civilisation, du dialogue des cultures etc.", renseigne le ministre A. E. Kane, qui ajoute que c'est ce dernier point de vue qui l'a emporté et que l'Unesco a tout de suite manifesté son intérêt pour la question et promet donc de soutenir le projet.

Une Fondation pour piloter un projet de dimension mondiale

Donc, le Sénégal, à travers le Président Abdou Diouf, a accepté d'accueillir le projet et en rapport avec l'Unesco de voir comment l'élaborer, avoir un cahier de charges pour ceux qui devraient construire le monument et dans quelles conditions. "C'est ainsi donc qu'il y a eu un Conseil d'administration d'une sorte de fon-

dation internationale, que le Pr Amadou Makhtar Mbow a présidé, composé d'intellectuels, de savants, d'hommes et femmes de culture du monde entier, qui avait donc obtenu un accord de siège ici au Sénégal et qui devait se réunir périodiquement pour voir comment faire avancer le projet", renseigne Pr Kane.

Et de l'avis d'Amadou Lamine Sall, actuel Commissaire du Mémorial de Gorée, il faut remercier les autorités gouvernementales, la communauté internationale des intellectuels, des écrivains, des artistes et des architectes. "Je crois que c'est tout cet ensemble qui a fait que le Mémorial de Gorée a survécu à tous ces assassinats", relève-t-il.

Un commissariat créé pour la coordination

La troisième étape est qu'il fallait une structure de conception et de coordination, pour réfléchir aux conditions d'érection de ce monument très important. C'est comme cela que le Commissariat au Mémorial de Gorée a été créé. "Je voudrais là également, après avoir rendu hommage au Pr Amadou Makhtar Mbow pour son intérêt pour ce projet et le travail qu'il avait déjà accompli en tant que président de la fondation, rendre hommage à tous ces commissaires qui se sont succédé, sur une dizaine d'années, pour coordonner ce projet. Il y a eu en premier un de nos doyens, Adama Diallo, ensuite Théodore Ndiaye, philosophe, grand militant de la Présence chrétienne en Afrique. Il y a eu ensuite Habib Diaw, administrateur civil et il y a eu enfin Amadou Lamine Sall, qui est depuis 1997 Commissaire de ce Mémorial de Gorée. Donc, le Sénégal a pris en charge le Commissariat, son fonctionnement, son matériel, ses infrastructures", indique le Pr Kane.

Sur cette lancée, l'architecte Berthé précise concernant le déploiement de la fondation. "Il y a eu également des représentations à l'échelle mondiale, avec des comités régionaux qui ont eu à élire des vice-présidents qui ont été membres du Conseil d'administration de la fondation. Parmi ceux-là, le professeur Joseph Ki Zerbo, délégué général Afrique, Joseph Harris, pour les Etats-Unis etc. On avait donc au plan international une brochure très relevée d'hommes de culture, d'universitaires de très haut niveau. Et c'est cet organe de haut niveau qui devait piloter le Mémorial à travers le monde", renseigne M. Berthé. ●

TERMES DE RÉFÉRENCE

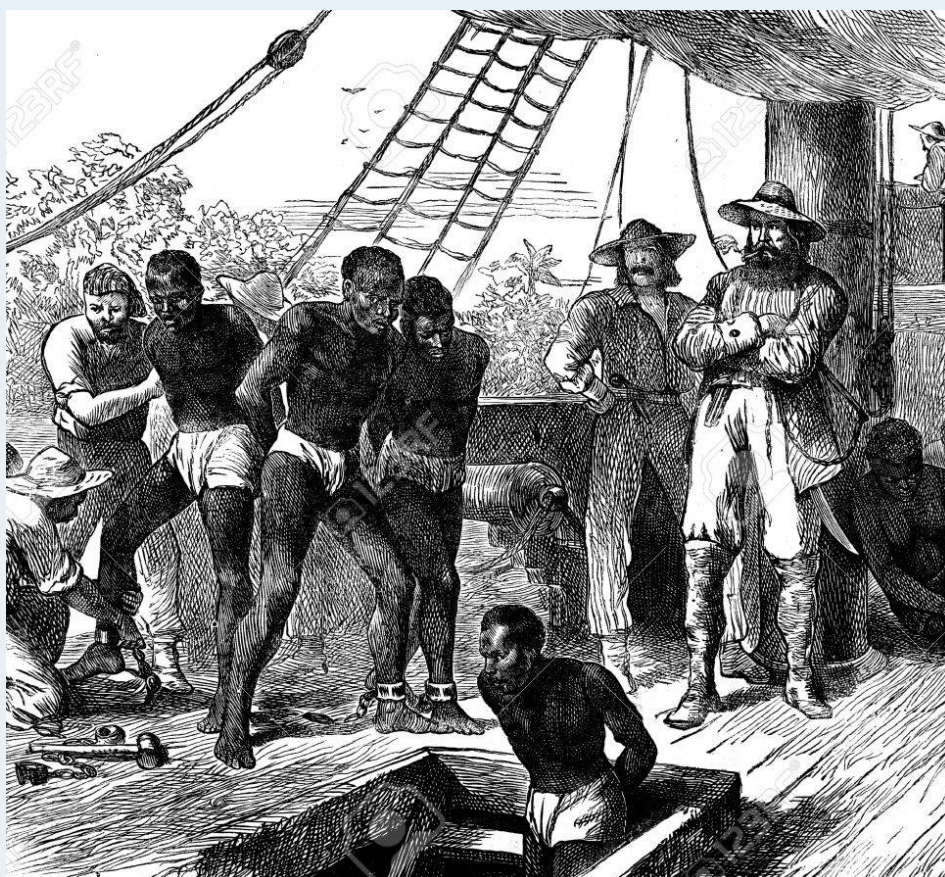
Souffrance des déportés ; l'Afrique, un corps déchiré qu'il faut rappeler

Le Sénégal ayant pris en charge le projet de Mémorial, y a associé les autres Etats africains ainsi que l'Unesco. La philosophie du projet était qu'il devait refléter la souffrance des personnes qui ont été déportées, torturées ou mortes, mais également montrer que l'Afrique avait été démembrée et qu'il fallait recoller ses morceaux.

Selon le ministre de la Culture socialiste d'alors, "il fallait ensuite booster le projet pour qu'on voie à quoi il devait ressembler. Si c'est un monument, quelle idée d'architecture on doit avoir et quel doit en être le coût. Une étape importante à laquelle on était arrivé et qui coïncidait avec l'honneur que le Président Abdou Diouf me fit de me nommer ministre de la Culture". Le Pr Kane poursuit : "c'est ainsi qu'avec l'Unesco, nous avons organisé un atelier international dans la salle de conférence du ministère des Affaires étrangères, avec la mission de définir les termes de référence de ce que devrait être justement ce projet. En d'autres termes, si c'est un monument, il doit être conçu, construit. Il faut donc qu'il y ait une architecture, mais cette architecture, elle doit ressembler à quoi, quels sont les motifs, qu'est-ce qu'elle doit rappeler, qu'est-ce qu'elle doit évoquer pour que nous puissions parler effectivement de Mémorial de Gorée ?" Cet atelier a permis donc de déterminer les termes de référence, en mettant l'accent particulièrement sur la notion de souffrance de ceux qui ont été déportés, de ceux qui sont morts de cette déportation ou des sévices de leurs geôliers, en mettant également l'accent sur la division de l'Afrique, parce que le fait d'emporter certains de ses fils à l'étranger, certains aux Amériques, fait du continent un corps déchiré, un corps démantelé, bref, les idées qui tournent autour de cela et qui, d'une certaine manière reflètent ce que Gorée représente. "On avait donc des termes de référence et pour cela, je dois dire que des architectes sénégalais de renom, comme Pierre Goudiaby Atépa, ont participé à cet atelier et y ont joué un très grand rôle", conclut sur le sujet l'ancien ministre de la Culture.

Une échelle universelle très prégnante

A la suite du ministre, l'architecte Berthé apporte certains détails à ce propos.



"Donc, il y a eu différentes rencontres. Il y a eu une rencontre internationale ici à Dakar d'abord, en 1986, puis une autre à Libreville sur invitation du Président Oumar Bongo, à l'époque. Donc, l'échelle universelle du projet a été marquée dès le départ, vu qu'aussi bien l'Oua, l'Onu et l'Unesco l'ont supporté. Il y a eu un lancement symbolique du concours au palais des Nations-Unies, par le président en exercice de l'Oua, à la session de septembre de 1988. Tous ces faits donnent une certaine légitimité au projet", rappelle l'architecte. Mamadou Berthé d'ajouter : "ainsi, le projet a été défini dans son concept, ses éléments constitutifs, à savoir le musée, le planétarium etc., à partir de la rencontre de Libreville où les commissions techniques ont été mises en place pour affiner le contenu du projet. La philoso-

phie a été arrêtée à Dakar et le contenu affiné à Libreville, avant qu'on ne revienne au Breda, siège de l'Unesco, pour définir le chemin de procession, l'axe triomphal, entre autres, qui sont des éléments structurants du projet et qui garantissent son insertion dans le tissu urbain". Selon l'architecte, si le concept et la philosophie du projet remontent à l'histoire de la traite négrière, il y a avant cela le rôle fondamental de l'Afrique dans le développement de l'humanité. "Parce que sans l'apport de l'Afrique, il n'y aurait pas eu de révolution industrielle. C'est donc à partir de là qu'on a commencé à jalonner les étapes fondamentales de l'idée du Mémorial. Et l'idée du Mémorial, c'est de restituer toutes ces balises de l'Histoire, ces points culminants de l'Histoire, qui ont été atteints grâce à l'effort de l'Afrique", martèle M. Berthé. ●

DANS UN MONDE QUI CHANGE, VOTRE BANQUE PEUT COMPTER SUR UN RÉSEAU INTERNATIONAL



BICIS, BANQUE DU GROUPE BNP PARIBAS

- Présence internationale dans 74 pays
- Banque de référence au Sénégal depuis plus de 50 ans
- Des experts dédiés aux métiers spécialisés
(Cash management, Leasing, Affacturage...)

bicis.sn



BICIS
GROUPE BNP PARIBAS

La banque
d'un monde
qui change

CONCOURS INTERNATIONAL D'ARCHITECTURE

L'écriture, la philosophie, l'approche conceptuelle de Ottavio Di Blasi ont fait la différence

C'est avec l'appui de l'Union internationale des architectes que le concours a été organisé, "dans des conditions d'objectivité et de transparence", selon le ministre de la Culture de l'époque, Abdoulaye E. Kane. Des centaines d'œuvres ont été présentées, mais le jury a choisi celle de l'Italien Ottavio Di Blasi.



n aurait pu concevoir ce projet en disant que comme c'est au Sénégal, on va demander au gouvernement sénégalais de réunir ses architectes conseils et de leur dire de faire le projet. C'était concevable, mais c'est sûr que cela aurait fait l'objet de beaucoup de critiques. Parce qu'un projet comme celui-là, conçu par les intellectuels, hommes et femmes de culture de la diaspora, qui a été formulé à l'occasion d'une réunion des chefs d'Etat de l'Oua à Addis-Abeba, soutenu par l'Unesco, une institution multilatérale, le réduire à une dimension nationale aurait été une faute qu'on aurait reproché au Sénégal. "C'est pour cela que le Président Diouf et le gouvernement ont donné l'instruction au ministre de la Culture que j'étais d'organiser un concours international, qui permettrait effectivement de faire la promotion de ce projet, en invitant tous

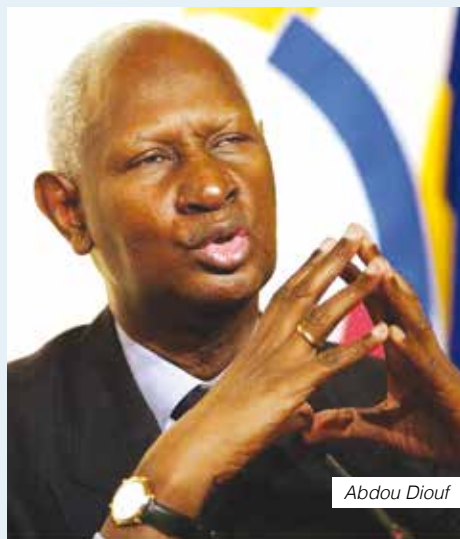


Pr Amadou Makhtar Mbow

les architectes du monde à y participer", avoue Pr Kane. L'architecte Mamadou Berthé, architecte conseil du projet, d'expliquer le processus. "Le Pr Amadou Makhtar Mbow, président de la fondation, a estimé, suivi en cela par le Conseil d'Administration, que compte tenu de la philosophie du projet, il ne fallait pas organiser le concours comme cela se faisait d'habitude. Il fallait demander une sollicitation d'intérêt à travers le monde et que les gens participent de cette façon. L'appel a été entendu, entre autres, par le fameux architecte brésilien Oscar Niemeyer, qui avait fait une offre. Mais, chemin faisant, il y a eu beaucoup de grincements de dents et on a dit qu'il fallait donner une chance à tous ceux qui voulaient faire une offre et dans ce débat-là, il est ressorti qu'il fallait se rapprocher des recommandations de l'Unesco en la matière, à savoir l'organisation d'un concours international largement ouvert, avec la participation de l'Union internationale des architectes (UIA)".

Des centaines d'architectes manifestent leur intérêt

Et de l'avis du Pr Kane, il a fallu donc imaginer comment ce concours international allait être organisé. "C'est l'UIA de Paris, auquel j'ai rendu visite, en compagnie du commissaire d'alors, Habib Diaw, qu'on a souhaité voir organiser le concours. L'Union internationale des architectes, il faut le dire, a organisé le concours architectural de la Bibliothèque d'Alexandrie. Reconstituer cette bibliothèque, c'est une référence. L'UIA veut que quand elle organise un concours, ce soit dans des conditions d'objectivité absolue et de transparence, ce que je souhaitais personnellement du reste", se rappelle l'ancien ministre de la Culture. Et par le biais de l'UIA, beaucoup de personnes découvrent en même temps l'importance de ce projet et il y a eu entre 200 et 600 réactions de gens intéressés par ce projet. "Ce fut un moment important, faire en sorte que le maximum d'architectes participe à ce concours et l'UIA nous a rendu à l'occasion un grand service, en demandant aux participants de verser une caution et une fois le concours achevé, c'est avec ces dépôts que nous avons payé les trois lauréats. Le premier 50 millions, le 2e 30 millions, le 3e 25 millions. Donc, l'Etat du Sénégal n'a même pas eu besoin de déboursier pour la récompense aux lauréats", poursuit A. E. Kane.



Abdou Diouf

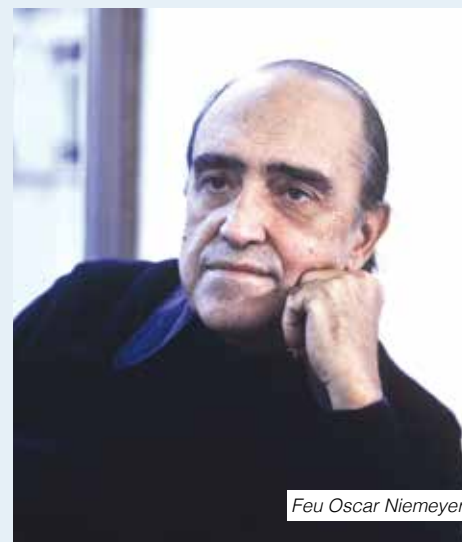
Un évènement colossal, difficile à organiser

Par souci d'objectivité et de transparence, un jury international indépendant, d'hommes et de femmes capables dans ce domaine, est choisi à partir du Bureau international. Les membres de ce jury international sont venus à Dakar, les œuvres des

concurrents ont été envoyées par avion. "C'était un évènement colossal, quelque chose de très difficile à organiser, car il s'agissait d'acheminer par bateau, par avion, par train des œuvres qui représentent les propositions de centaines d'architectes pour ce concours, dans des conditions de sécurité absolue, les stocker au Cices où on a trouvé une salle adéquate et où se réunira le jury", se remémore Pr Kane. L'architecte Berthé d'ajouter : "à l'époque, j'ai assumé le rôle de conseiller professionnel du projet, pour définir dans le détail le contenu des différents éléments du programme, jusqu'au nombre de personnes qui y travaillent etc. Cela a été fastidieux, mais nous l'avons très bien fait et le concours a été organisé dans ces conditions-là et a connu un franc succès".

L'Italien Ottavio Di Blasi remporte la palme

Le Pr A. Elimane Kane de préciser que les œuvres ont été acheminées à Dakar par leurs auteurs de partout dans le monde, plusieurs centaines d'œuvres, stockées au Cices. Et le jury est venu, avec l'aide de l'Unesco, de l'UIA pour le voyage et l'hébergement. "Ils ont donc fait un travail à huis clos et ils ont délivré les résultats. Un architecte italien du nom d'Ottavio Di Blasi a remporté le premier prix, suivi d'un Allemand et d'un Sud-Coréen", indique-t-il. Pour sa part, l'architecte conseil du projet apporte un complément. "Lors du premier dépouillement en commission technique, lorsque les plis ont été ouverts sous anonymat garanti par un notaire, on a procédé à un tri, classant les offres suivant la conformité à la philosophie du projet et au cahier des charges, sans éliminer personne", renseigne l'architecte Berthé. "Puis on a tout transmis au jury international, composé de membres venant de tous les horizons, avec le représentant du ministère de la Culture, le commissaire du Mémorial et le directeur de l'Urbanisme, pour citer les Sénégalais. Il faut reconnaître que parmi les 4 à 5 projets qui semblaient sortir du lot, il y avait un qui émergeait largement et c'est celui qui a été finalement retenu. C'est le projet de mon confrère Ottavio Di Blasi, dont l'écriture, la philosophie, l'approche conceptuelle ont fait la différence. L'approche philosophique, c'était de considérer que la communauté africaine, symbolisée par un disque, a été disloquée en deux, fendue en oblique. Une partie est allée dans la mer, l'autre partie est restée sur terre. Il en fait deux plateformes sur lesquelles il a construit



Feu Oscar Niemeyer

son projet, avec une grande voile alvéolaire, pour dire que c'est le travail ardu de toutes ces abeilles qui a permis au monde d'évoluer et d'atteindre le niveau auquel il est aujourd'hui. Et il faut s'appliquer à faire en sorte que l'autre demi-cercle se rapproche davantage du continent jusqu'à s'y relier pour la réunification du monde noir. Symboliquement, c'était très fort tout cela. Il a respecté cette théâtralisation de l'approche, pour la découverte et la visite du monument. Donc, tout ceci était tout à fait en phase avec ce que nous avons suggéré dans le contenu du programme et c'est ce qui fait qu'il se soit largement détaché. Il y en avait deux autres aussi qui n'étaient pas mal, mais qui ne répondaient pas à cet aspect-là", ajoute-t-il.

Une pirogue, un voilier et un village divisé qu'il s'agit de remembrer

Le Pr Kane d'enchaîner : "Le jury international a retenu le projet certainement le meilleur, un beau projet qui représente à la fois une pirogue, un voilier et un village divisé qu'il s'agit de remembrer ; une sorte de respect à ces termes de référence parlant d'une Afrique divisée, avec la dispersion de ses fils, mais également le projet de remembrement, de reconstitution de cette unité et un voilier peut justement servir d'agent de liaison pour cela. Donc, ce projet d'Ottavio Di Blasi réunissait toutes ces conditions, raison pour laquelle le jury l'a choisi". Concluant sur le concours, le dernier ministre de la culture du Président Diouf, Abdoulaye Elimane Kane, déclare : "une cérémonie a été organisée au ministère des Affaires étrangères pour la remise des prix, en présence du représentant de l'Unesco et sous la présidence du chef de l'Etat Abdou Diouf. Et ainsi, on avait donc le projet". ●

LE SITE DU MÉMORIAL

Des Almadies au camp Lat Dior, sous les embruns et les alizés

La question du site pour le Mémorial de Gorée, du fait de la pression foncière à Dakar, restera d'importance tant que les travaux n'auront pas démarré



Feu Aliou Sow

Puis s'est posée la question du site et à ce propos, toujours selon l'ancien ministre de la Culture du Président Abdou Diouf, "le premier site qui a été pressenti et sur lequel d'ailleurs il y avait eu un accord entre les concepteurs et l'Etat du Sénégal, c'était du côté des Almadies, non loin du Méridien Président, qui représentait un peu le Finistère de l'Afrique et qu'on pouvait appeler de façon imagée le bout du nez de l'Afrique. C'est là que l'on voulait voir implanter le Mémorial de Gorée, qui serait à la fois un symbole, une métaphore de l'avancée dans la mer vers les Amériques". Ce site utilisé finalement pour autre chose, "le Président Abdou Diouf a affecté un terrain de 2,5 ha sur la corniche ouest, c'est-à-dire l'actuel site, en face de l'ambassade du Japon. Ce site était une ancienne caserne, l'ancien camp Dial Diop, avec toutes les infrastructures d'une caserne et qui est resté en l'état pendant

longtemps, alors que le projet faisait l'objet d'une réflexion de plus en plus avancée", précise-t-il.

La mairie de Dakar aide à reloger les occupants

Poursuivant, Abdoulaye E. Kane indique qu'au moment de démarrer le concours, le site était occupé par des bâtiments en ruine, d'autres bâtiments qui tenaient encore un peu et un collège d'enseignement moyen Isaac Foster s'y trouvait aussi. Les participants au concours ne pouvant se faire une idée du site avec ces constructions, il fallait que ce soit un terrain nu. "Donc c'était un problème important pour amener ceux qui occupaient les bureaux, les logements surtout, des fonctionnaires à la retraite, qui s'étaient habitués à ne pas payer un loyer, à quitter du jour au lendemain les lieux", se rappelle le Pr Kane. Il a fallu négocier pendant des semaines avec les occupants. "Au début, c'était difficile, ils étaient réticents, mais l'élément déterminant pour les convaincre, c'est à la fois la compréhension de la nature du projet, impossible à réaliser si le site est en l'état, ensuite, la mairie de Dakar avait accepté de leur offrir des terrains dans la banlieue pour les recaser".

Feu Aliou Sow de Cse en mécène

Se posait ensuite le problème de la démolition de ces bâtiments en ruine et malheureusement du collège Isaac Foster. Le ministre de la Culture, maître d'œuvre à l'époque, de soutenir : "c'est là que je voudrais rendre également hommage à quelqu'un qui vient d'être arraché à notre affection et à la reconnaissance de tous les Sénégalais, c'est le doyen Aliou Sow, fondateur et Président-directeur général de la Compagnie sahélienne d'entreprise, décédé récemment. C'est lui qui, sur ma demande, a mis les engins de son entreprise à la disposition du projet pour casser tout ce qui est bâtiments, déblayer tous ces matériaux, les déplacer ailleurs et mettre le terrain à niveau. Ce qui était d'un coût assez important, mais Aliou Sow a accepté de le faire de bonne grâce, sans aucune contrepartie et dans la discrétion. Beaucoup de gens ne le savent pas, aujourd'hui, je le dis par respect à sa mémoire. C'est donc grâce à lui que les architectes ont pu venir visiter le site, des Sénégalais comme des étrangers, certains survolant même le site par hélicoptère, pour se faire une idée, ce qui n'aurait pas été possible avec la présence des bâtiments désaffectés". ●



Ottavio Di Blasi devant le site du futur Mémorial de Gorée, sur la Corniche

L'ÉTAT DU SÉNÉGAL FACE AU FINANCEMENT DU PROJET

Le gouvernement décide d'accompagner le projet du Mémorial de Gorée

Le financement du Mémorial de Gorée, malgré la volonté politique affichée, a toujours souffert des moyens limités de l'Etat soumis un temps à des ajustements structurels, mais aussi faisant face à de multiples priorités d'ordre social.

“Malheureusement, on bute sur une nouvelle

difficulté, le coût jugé exorbitant du projet. La preuve, dès le lendemain de la proclamation du résultat du concours, il a été écrit dans un journal que ce projet n'aura jamais lieu, sous la plume d'un ingénieur avec des arguments comme quoi le projet devrait coûter dans les 18 à 20 milliards. Les projets au Sénégal sont souvent plombés par leur coût et surtout par les contextes. Je crois que si le projet du Mémorial de Gorée a été possible et s'il n'a pas été réalisé sous le Président Diouf, c'est pour les mêmes raisons. A la fois, c'était une chance, parce que le Sénégal avait accepté de le faire et la volonté du Président Diouf était intacte. Malheureusement, le revers de la médaille était qu'on était en période d'ajustement structurel et personne ne pouvait imaginer le Sénégal allant chercher 20 milliards pour les mettre dans un projet de construction de ce genre”, se rappelle l'ancien ministre de la Culture.

La volonté politique était donc là, mais comment le réaliser avec la situation politique et économique de cette époque. “On venait de sortir de la dévaluation du franc Cfa, on n'était pas encore tout à fait sorti des politiques d'ajustement, il y avait des priorités et les gens auraient crié au scandale si on s'était simplement mis à poser la première pierre. Le Président Diouf m'a dit effectivement, au cours d'une audience, en 1998, que nous butons sur ce problème, que nous avons fait tout ce qu'il fallait”, ajoute le Pr Abdoulaye E. Kane.

“Un des patrons de Coca Cola s'était proposé pour financer le projet, on lui a dit niet”

Dans le même sillage, l'architecte conseil Mamadou Berthé précise : “Un projet de cette dimension n'a pas de prix. Pour votre information, un des patrons de Coca Cola s'était proposé pour financer le projet, on lui a dit niet. Parce que la philosophie est que chacun y mette du sien, pour que ce soit une œuvre



commune. Beaucoup de personnalités ont déjà contribué d'une façon ou d'une autre, comme le Président Babangida ou d'autres, des personnalités africaines, américaines, françaises ou européennes de façon générale qui ont contribué, même symboliquement”.

C'est ainsi qu'en 2000, lorsqu'il y a eu changement de régime, on en était là. Le gouvernement socialiste a été battu. Un projet qui existait depuis une dizaine d'années, qui avait connu plusieurs étapes de préparation, de réflexion, qui a toujours eu le souci d'associer le maximum de personnes pour en faire un projet partagé, qui disposait d'un site et pour lequel on avait organisé un concours international, mais dont l'environnement politique n'était pas favorable à sa mise en œuvre et il a fallu passer le témoin à d'autres.

Me Wade est resté 12 ans au pouvoir et il n'a rien fait pour faire progresser ce projet

“Le Président Wade, lui, n'a jamais cru à ce projet. Je me rappelle, en Conseil des ministres (Ndlr : gouvernement de

majorité élargie auquel participaient des ministres de l'opposition), le Président Diouf avait demandé que la maquette soit placée dans le couloir qui va de son bureau à la salle du Conseil des ministres, afin que tous les ministres puissent la voir et on plaça des photos de celle-ci sur la table du conseil. Et il a ouvert le débat un peu là-dessus, donnant la parole au ministre de la Culture qui a présenté le projet, certains ont pris la parole. Le ministre d'Etat, à l'époque, Abdoulaye Wade a dit qu'il ne croyait pas à ce projet. Ce qui n'était pas le cas du ministre Idrissa Seck qui, ce même jour, a estimé qu'on pouvait chercher des financements auprès de mécènes, citant quelques exemples. Je crois donc que le Président Wade a été constant dans cette idée. Il est resté 12 ans au pouvoir et il n'a rien fait pour faire progresser ce projet”, renseigne Pr Kane, qui laisse poindre une lueur d'espoir, en ajoutant : “là, on a appris que le Président Macky Sall prend ce projet au sérieux et qu'il a l'intention de participer à sa réalisation. Donc, il faut souhaiter que cela puisse arriver effectivement”.

SUITE ➤

Le Président Macky Sall prend ce projet au sérieux et a l'intention de participer à sa réalisation

Commissaire du Mémorial de Gorée, le poète Amadou L. Sall donne une idée des moyens financiers que va générer le Mémorial quand il sera réalisé. "Et à travers le projet de Mémorial de Gorée, nous voulons aller vers le développement de l'île de Gorée. Le projet de Mémorial a un cordon ombilical avec l'île, puisque quand il sera réalisé, avec ses musées, ses salles de spectacle, son planétarium etc., les études ont démontré que le Mémorial va rapporter à peu près 2 à 3 milliards de francs Cfa. Cet argent va servir à l'île de Gorée, parce que nous nous battons pour que cette île soit sauvegardée, protégée et l'Etat du Sénégal, des associations et organisations internationales ont déjà fait beaucoup, mais je crois qu'il nous faut une autre organisation pour essayer de voir comment sauver l'île de Gorée. C'est un combat de tous les jours et dans cent ans, on reparlera encore de la sauvegarde de Gorée. Et justement, le projet de Mémorial a un volet économique et financier très important pour prendre en charge la sauvegarde de l'île de Gorée. La question n'est pas de mettre les milliards dans le Mémorial ou sur l'île, il s'agit de réaliser le Mémorial de Gorée pour fixer une mémoire et que cette mémoire serve à l'île de Gorée, au plan économique, culturel et même touristique. Parce que des millions de personnes viendront le visiter. Et dans 25 ans, 50 ans,



Me Abdoulaye Wade

le Mémorial de Gorée va générer énormément de plus-values qui vont servir à l'île. Sans compter que le Mémorial va aussi générer beaucoup d'emplois. Donc, c'est un projet majeur, important, dans lequel l'île de Gorée a été prise en considération".

Interrogé sur la question, l'actuel ministre de la Culture, Abdou Latif Coulibaly de dire : "Le budget prévoit un cumul pendant les quatre années à venir de 5 milliards FCFA par an. Vous savez, ce n'est pas un projet que l'on construira en un an, donc ce n'est pas la peine de mobiliser dans le budget 20 milliards. Chaque année, nous pourrions dépenser 5 à 6 milliards, dont 5 milliards dans le seul budget du Sénégal, sans compter ce que l'assistance internationale pourrait nous apporter comme moyens supplémentaires. Je ne doute point que ce monument sera fait et dans des délais raisonnables et nous comptons deux à trois ans".

Le Mémorial va rapporter à peu près 2 à 3 milliards de francs Cfa par an

Revenant sur le rapport que les chefs d'Etat du Sénégal avaient au projet de Mémorial de Gorée, le Pr Abdoulaye Elimane Kane poursuit : "le Président Wade ne l'a pas donc supprimé, mais il n'a pas fait grand-chose, envisageant même un certain temps d'utiliser le site pour, dit-il, le Musée des civilisations noires que le Président Senghor avait envisagé, puis abandonné pour son coût élevé (2 milliards à l'époque). Dans les années 70-80, ça aurait fait lever les bras au ciel de tous les critiques de son régime, s'offusquant qu'on puisse mettre 2 milliards dans un musée alors que les gens crèvent de faim. Et le Président Wade, sans doute pour mieux enterrer le projet de Mémorial de Gorée, voulait lui substituer celui-ci, en usant de l'image de Senghor, en disant que son musée vaut autant sinon plus que ce mémorial. S'il ne l'a pas fait, c'est parce que la maquette qui avait été présentée par Goudiaby ne lui convenait pas et le projet est donc tombé à l'eau. Donc, sous le magistère du Président Wade, il n'y a pas eu de progrès, parce que là, il n'y avait pas de volonté politique. Le Président Diouf avait la volonté politique, mais il n'avait pas les moyens, parce que nous étions en période d'ajustement. Aujourd'hui, les choses ont évolué. Le Président Macky Sall semble avoir la volonté politique et les moyens, il faut souhaiter vraiment que ce projet puisse voir le jour". ●

L'application Senelec
Bientôt disponible sur ...

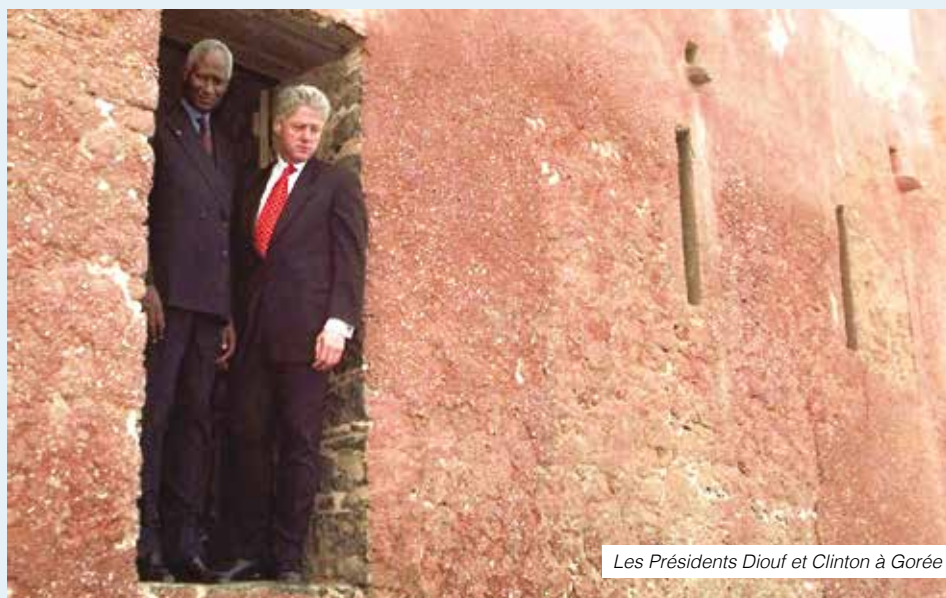
GET IT ON Google Play

Télécharger dans l'App Store

Disponible sur Windows Phone

Le Président Bill Clinton rentre à Washington avec la maquette du Mémorial

Président américain ayant séjourné au Sénégal sous le magistère du Président Diouf, le Président Bill Clinton a visité l'île de Gorée où lui a été faite une présentation de la maquette du Mémorial. Tombé sous le charme, il a reçu en cadeau ladite maquette, offerte par le Président Diouf au nom du peuple sénégalais.



Les Présidents Diouf et Clinton à Gorée

Le Pr Abdoulaye Elimane Kane raconte : "Le Président Clinton a fait une visite officielle au Sénégal, après celle de son épouse. Mme Hilary Clinton était venue au Sénégal 2 ans avant son mari et était repartie du Sénégal avec une impression extraordinaire. J'étais déjà ministre de la Culture et avais fait partie de ceux qui l'avaient accompagnée à Gorée. Elle a dû certainement en parler à son mari en des termes assez particuliers. La visite de Gorée est en quelque sorte la visite normale de tous les chefs d'Etat, mais le Président Clinton faisait montre d'un intérêt révélant qu'on lui en avait parlé d'une certaine manière. On a donc eu l'idée de lui présenter la maquette, à une salle de l'étage à la maison des esclaves. Et, pour le protocole, un certain nombre de personnes devaient accompagner les 2 présidents dans la chaloupe. Amadou Lamine Sall et Mamadou Berthé, qui ne risquaient pas le jour de la visite d'être dans la chaloupe, ont eu cette idée de passer la nuit à Gorée pour être très tôt le matin dans cette salle de la maison des esclaves". Acteur principal en quelque sorte de cet épisode de la visite du Président Clinton, pour avoir

présenté la maquette du Mémorial, l'architecte conseil du projet se remémore. "Nous avons commencé à expliquer le projet au Président Clinton et je me suis rendu compte tout de suite qu'il n'y avait pas d'interprète, pour des raisons de sécurité. Il n'y avait que M. Sall, moi-même, le ministre de la Culture, les 2 chefs d'Etat et leurs épouses. J'ai alors joué à l'interprète et quand le Président Clinton posait une question, j'y répondais ou je traduisais la réponse et finalement, il était tellement accroché au projet qu'il m'a mené à un débat direct et, à un moment donné, je me suis rendu compte que je ne traduisais plus. Le Président Diouf, homme affable, a souri et m'a dit de continuer. Tout compte fait, je crois qu'il comprenait ce qui se disait. Pour finir, compte tenu de l'émotion et de l'intérêt que le Président Clinton accordait au projet, dont il était tombé fol amoureux, pour le concept, la philosophie, la symbolique de l'objet d'art qu'il avait sous les yeux, le Président Diouf lui a offert la maquette au nom du peuple sénégalais. Et c'était bouclé, emballé et remis aux services du Président américain pour que l'objet soit embarqué dans l'avion Air Force One pour les Etats-Unis et c'est ce qui a été fait", raconte Mamadou Berthé. ●

PR JOSEPH KI ZERBO, DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL AFRIQUE DE LA FONDATION

"Le Mémorial veut signifier ce moment important où l'Afrique..."

"Je crois que ce moment de l'histoire de l'Afrique correspond à un moment fondamental de l'histoire du monde. Je pense que le XVIe siècle a été, comme



on l'a dit, la fin du monde limité, du monde clos, du monde qui était limité au bassin méditerranéen. Et cela a été le point de départ d'une histoire nouvelle pour le monde. C'était le début du monde fini, du monde comprenant tous les continents. Et, par conséquent, je crois que le Mémorial qui va être érigé constitue, de ce point de vue-là, un des grands moments de l'histoire mondiale, en particulier de l'histoire des peuples noirs. Parce que, jusque-là, les peuples noirs vivaient concentrés sur le continent africain. Après avoir été l'origine, le berceau de l'humanité, après avoir disséminé l'espèce humaine sur tous les continents, l'Europe, l'Asie, eh bien il restait le Nouveau monde. Ce Nouveau monde a été malheureusement peuplé aussi par l'Afrique, mais dans des conditions extrêmement difficiles, à travers un drame, à travers une tragédie unique en son genre. Et cette tragédie, c'est la tragédie de la traite des noirs. Par conséquent, le Mémorial veut signifier ce moment important où l'Afrique, malgré elle, par la force, par les supplices, par les tortures, a été amenée à envoyer une partie de ses enfants par-delà l'océan Atlantique et à constituer d'autres sociétés, d'autres communautés, d'autres peuples noirs, qui ont porté le génie de l'Afrique, le dynamisme de l'Afrique, la vitalité africaine, dans les techniques, dans la production économique, ainsi que dans les arts, les lettres et la culture, au-delà de l'océan, en Amérique du Sud et dans l'Amérique du Nord."

SOURCE : CULTINE TV BRÉSIL

MME LINDA THOMAS GREENFIELD, ANCIENNE SOUS-SECRÉTAIRE D'ETAT AMÉRICAIN AUX AFFAIRES AFRICAINES

"C'est historique pour nous, c'est émotionnel pour nous"



CP : FPC New York

"C'est historique pour nous, c'est émotionnel pour nous. Je me souviens de ma première visite au Sénégal. Je m'étais rendue à l'île de Gorée. J'étais

debout et je le ressens jusqu'à présent cette charge émotionnelle et sentimentale. C'est ici que beaucoup d'entre nous Afro Américains ont commencé le voyage vers les Etats Unis, contre notre volonté. Et l'impact de cela sur notre communauté est encore perceptible".

RECUEILLIS PAR MALICK KANE

ELOI COLY, CONSERVATEUR DE LA MAISON DES ESCLAVES DE GORÉE

“Ce Mémorial sera celui des êtres humains, le Mémorial du monde, qui va raconter une partie de l’histoire de l’humanité”

Passionné et engagé, le conservateur de la Maison des esclaves sur l’île de Gorée, Eloi Coly, revisite l’histoire, pour mettre le doigt sur “cette inflexion que l’Afrique a connue entre le XVIe et le XIXe siècle. Cela fait 400 ans d’esclavagisme et de traite négrière, 200 ans de colonisation, au total 600 ans”. Avant de tracer les voies d’un nécessaire regain de l’estime de soi, qui passe forcément par l’éducation de la jeunesse africaine.

Pouvez-vous nous parler de la symbolique de cette Maison des esclaves ?

Pour parler évidemment de la symbolique qui entoure cette Maison des esclaves, je commence toujours par rendre un hommage mérité à ce combattant de la mémoire, je veux parler de mon prédécesseur Boubacar Joseph Ndiaye. Pendant des années, j’ai eu à côtoyer cet homme, qui a eu à se battre tout seul, malgré parfois les révisionnistes, parfois avec des antagonismes venant de l’intérieur, peut-être parce que la plupart des intellectuels ne lui ont pas pardonné d’avoir porté tout seul ce combat, alors que ceux qui avaient les compétences du fait de leur cursus n’avaient pas eu à porter ce fardeau.

Pour ce qui est maintenant de la symbolique, il s’agit de la mémoire ou des mémoires des traites négrières, car aujourd’hui, cette Maison des esclaves cristallise toutes les mémoires des traites négrières. Ce n’est pas la seule maison qui a existé, mais c’est celle-là qui, pour avoir été rachetée par l’Etat du Sénégal à ses derniers propriétaires, est la seule qui puisse être visitée et cristallise donc la mémoire de cette traite négrière. Le lieu de mémoire n’existe que du fait de cette symbolique et si on lui ôte cette symbolique, il devient un lieu quelconque. Donc la symbolique est toujours là, la maison est toujours fréquentée de la même manière. On y vient pour se ressourcer, on y vient parce qu’on a étudié l’histoire de la traite négrière et on veut voir de visu, sentir ce qu’avaient senti les esclaves à l’époque, ou on vient à la Maison des esclaves simplement parce que c’est un tour organisé, une visite organisée dans le cadre d’un voyage touristique. Et chacun y trouve son compte.

Pouvez-vous nous dire combien d’esclaves ont été déportés à partir de Gorée vers les Amériques, pendant tous ces siècles ?

De mon point de vue, personne ne peut le dire, aujourd’hui, car nous sommes dans la reconstruction de cette histoire. Les recherches se poursuivent et nous savons que l’île de Gorée a eu à jouer un rôle important et les captivités ou les maisons d’esclaves qui ont existé à l’époque sont là pour en témoigner. Mais, lorsqu’on aborde ces questions liées à la mémoire, il faut s’en tenir simplement au principe et au symbole. Le principe, c’est celui de la liberté des individus et il y aurait eu ne serait-ce qu’un seul esclave, il serait de trop. Maintenant, d’autres centres de transit ont existé comme Gorée et cette hiérarchisation qu’on tente d’installer, je suis foncièrement contre. Sans doute, il y a eu des contrées beaucoup plus concernées que d’autres, mais, compte tenu du principe énoncé, ce serait diversion que de compter le nombre d’esclaves partis de Gorée. Lors de cette attaque dont l’île de Gorée avait été la victime, je veux parler de ce fameux article paru dans *Le Monde*, à propos de la place de Gorée dans le commerce transatlantique, le journaliste Emmanuel de Roux qui rendait compte de cette conférence qu’avait prononcée le père De Benoit, allant dans le sens de minimiser la place de Gorée dans la traite Atlantique, la réaction a été vive quand cela a été porté à la connaissance du monde entier, venant et de l’Ifan et de l’Ucad. Tous les spécialistes se sont sentis interpellés, ils se sont réunis à Gorée et ce colloque organisé par l’université n’avait pas malheureusement permis à Emmanuel de Roux de venir s’expliquer. Mais le père De Benoit, qui avait été présent, avait dit que ce n’étaient pas tout à fait ses propos qui avaient été rapportés. Mais l’un dans l’autre, pour lui, Gorée n’avait vu transiter que 400 esclaves par an. Et étalé sur 300, 400 ans, je pense que cela représente un bon paquet. Maintenant, de mon point de vue, les chiffres avancés pour

la traite étaient de l’ordre de 12, voire 15 à 20 millions. Et aujourd’hui, nous sommes en droit de penser que cela va au-delà de ces chiffres avancés, parce que chaque fois qu’un esclave avait été pris de son lieu de capture et emmené jusqu’à bord du bateau, cela voulait dire tout simplement que 6 ou 7 avaient forcément trouvé la mort, victimes directes ou indirectes de la traite des noirs. On tient compte également du système mis en place, avec les guerres tribales et la recherche d’esclaves à échanger contre des armes. Evidemment on ne vendait pas son fils ou quelqu’un de sa famille, mais l’autre, celui qui avait perdu la guerre. Ce qui fait que les peuples de la côte, premiers à être armés, se sont attaqués aux plus faibles de l’intérieur des terres. C’est ainsi que l’esclavagisme s’est installé et s’est éparpillé un peu partout en Afrique. Et ce qu’on oublie de dire souvent est que la seule monnaie d’échange acceptée pendant longtemps contre les armes, les alcools, la barre de fer et tout cela, a été essentiellement les hommes, les femmes et les enfants.

Et à quand la reconnaissance par la communauté internationale de cette tragédie ?

Je pense personnellement que ce qu’il faut, s’agissant de la reconnaissance internationale, c’est que les Africains eux-mêmes portent le combat. J’ai parlé tantôt de Joseph Ndiaye, qui a été le premier sinon l’un des premiers à porter ce combat. Il faut également au niveau de l’Afrique, à travers les projets créés, entre autres, par l’Unesco, à savoir “La route de l’esclave”, que les recherches continuent au niveau des universités, que les chercheurs continuent à identifier les lieux reliés à la traite négrière. Qu’on puisse d’abord les documenter, ce que la Côte d’Ivoire a eu à faire récemment, avec ce lancement du projet de “La



route de l'esclave", auquel le ministre de la Culture du Sénégal, invité, m'a fait l'honneur de me mettre dans la délégation. Ce projet avait été piloté pendant longtemps par un fils du Sénégal, depuis l'Unesco, Doudou Diène en l'occurrence, mais le Sénégal a évolué ensuite à la périphérie de ce projet, longtemps présenté comme un projet concurrent au projet du Mémorial de Gorée. Alors que ce sont véritablement deux projets complémentaires. Voilà un peu l'erreur qui a été commise à cette époque-là.

Le Sénégal a en tout cas repris le Mémorial de Gorée, qui doit pouvoir jouer son rôle. Il faut absolument que les populations, sénégalaises d'abord, puissent s'approprier le Mémorial, qu'elles le considèrent comme partie intégrante du système mis en place dans le cadre de la préservation de la mémoire des traites négrières. La Maison des esclaves de l'île de Gorée joue également le rôle qui est le sien, mais le Mémorial est là en tant qu'organe, qui devra nécessairement encadrer tout cela. Je pense que cela se fera, puisque le chef de l'Etat lui-même en a exprimé la volonté. L'implication du Président Macky Sall n'est plus à démontrer et voilà pourquoi, aujourd'hui, je dois me réjouir en ma qualité de membre du Conseil d'administration de la Fondation du Mémorial de Gorée, de cette nouvelle

approche des autorités du Sénégal, qui ont commencé à prendre à bras le corps ce problème. Je partage le point de vue du chef de l'Etat selon lequel le Sénégal doit d'abord porter ce projet, les autres viendront après, en appoint.

Pour ce projet de Mémorial de Gorée, un architecte a été désigné, un site trouvé, il reste la lancinante question du financement...

On ne peut pas réaliser le Mémorial sans la volonté politique et cette volonté politique est aujourd'hui nettement affichée. C'est vrai que nous avons connu des errements, pendant une douzaine d'années ; les autorités qui étaient là n'avaient pas comme priorité la réalisation du Mémorial. Aujourd'hui, le Président Macky Sall est tout à fait disposé et le considère comme un des projets phares de son magistère et certainement, depuis deux ans, nous avons fait des avancées significatives. Le Sénégal porte donc ce Mémorial, mais il faut qu'on sente derrière les populations. Parce que, comme ici où on a la Maison des esclaves, l'on considère que c'est simplement un lieu où on passe son temps à ressasser le passé. Alors qu'il faut saluer nos autorités, même celles de l'ancien régime, puisque la loi existe, criminalisant la traite négrière. Et dans cette loi, les dispositions ont rendu obligatoire la visite par les élèves de la Mai-

son des esclaves et de l'île de Gorée. Il y a également l'obligation d'enseigner cette page triste de l'histoire du monde dans nos écoles, alors que vous et moi, quand nous étions à l'école, c'était un bout de chapitre. Aujourd'hui, véritablement, il y a les outils qui sont mis à la disposition des enseignants. Les élèves, nous en recevons au moins mille au cours d'une journée, au sortir d'ici, ils sont réarmés pour pouvoir affronter cela. Parce que le but de l'exercice, c'est de redonner à tous les Africains l'estime de soi, cette estime que nous avons perdue.

Le Mémorial, il ne faut pas seulement le considérer comme un monument. Il y a bien entendu le monument, parce qu'on est dans la symbolique, mais, à l'intérieur, d'autres activités sont prévues, dans le sens d'organiser des expositions, des conférences, la recherche scientifique. Donc c'est tout un ensemble. Lorsqu'en France, l'idée avait germé de construire la Tour Eiffel, beaucoup n'étaient pas d'accord, mais aujourd'hui tout le monde reconnaît que c'est cette Tour Eiffel qui porte le label de la France. Et à côté du Mémorial, nous avons également le Monument de la Renaissance africaine, qui avait été contesté, mais ceux qui la contestaient ne l'avaient jamais visité. Donc je crois qu'il y a tout un ensemble qu'il faudra un jour mettre en place, pour que cela constitue une espèce de triangle culturel du Sénégal. Il y aura évidemment la Maison des esclaves et le Mémorial de Gorée, le Musée des civilisations noires et le Monument de la Renaissance africaine. Et c'est une chance unique que le Sénégal a et qui n'existe nulle part ailleurs.

Doit-on penser à mettre un Gouverneur à Gorée pour mieux conduire la politique de préservation de l'île, au vu du coût que cela implique ?

Un Gouverneur à Gorée, cela ne veut rien dire. Parce qu'un Gouverneur, qu'est-ce qu'il peut faire. La structuration, telle qu'elle est faite aujourd'hui, doit permettre à ce Mémorial d'être organisé et performant. Parce qu'on doit continuer à expliquer au monde ce que le Sénégal est en train de faire et les autres viendront après. Les projets constitutifs du Mémorial de Gorée, on doit pouvoir les disséquer, afin de les traiter étape après étape. On ne peut attendre d'avoir tous ces milliards pour commencer. On doit pouvoir se fixer des échéances, cibler des actions précises et essayer d'en trouver les financements. Tout cela devant s'inscrire dans

SUITE ➔



le traitement global de ce grand projet du Mémorial de Gorée. Le travail de revitalisation de la Maison des esclaves que nous sommes en train de faire participe de cette volonté de replacer cette Maison des esclaves sur la carte du monde et par conséquent replacer le Mémorial de Gorée sur la carte du monde. Ce projet de revitalisation de la Maison des esclaves est financé à hauteur de 1 million de dollars Us, environ 500 millions Cfa, par la Fondation Ford, par l'entremise de la Coalition internationale des sites de conscience, dont la Maison des esclaves de Gorée a participé à la création, qui dispose d'un secrétariat basé à New York et dont notre compatriote Doudou Diène préside le Conseil d'administration. L'Etat du Sénégal a mis 800.000 dollars, donc presque un milliard Cfa, sur trois ans. Le projet va consister essentiellement à la réhabilitation de l'ancienne maison qui a eu à abriter le musée de la Femme Henriette Bathily, qui fait face à la Maison des esclaves et où il est prévu d'installer le Centre international d'interprétation et de documentation de la traite négrière, un ancien projet cher à l'Unesco et non

encore réalisé, mais également, on verra la réhabilitation complète de la Maison des esclaves et à l'identique. Celle-ci va continuer à jouer son rôle d'espace mémoriel par excellence, mais cette fois-ci avec la possibilité d'intégrer les Ntic. Et d'autres corps de métiers vont venir rejoindre cette Maison des esclaves qui sera reliée au Centre international d'interprétation et de documentation. Et une fois qu'on aura mis tout cela en musique, tous ces éléments vont intégrer parfaitement les ambitions que l'Etat du Sénégal voudra bien donner à ce Mémorial.

En tant que conservateur de la Maison des esclaves, quel feedback avez-vous par rapport à tous ces parties prenantes à la réalisation du Mémorial ?

J'approuve parfaitement la démarche du chef de l'Etat, qui est d'abord de commencer avec nos moyens propres, les autres viendront après. Prenez les afro descendants, aujourd'hui, les Afro Américains ont le Musée de l'histoire africaine américaine, mais dans n'importe quel Etat du Sud des Etats-Unis, il y a des musées, des fondations qui préservent et racontent l'histoire de la

traite négrière. C'est dire qu'ils n'ont pas attendu ce Mémorial pour pouvoir s'occuper des questions mémorielles. Mais il me semble que ce qui est fait de l'autre côté est une partie de ce qui doit être fait, puisqu'une partie de cette histoire se trouve bien ici. Voilà pourquoi, l'Afrique étant la terre-mère, nous nous devons de nous impliquer et j'interpelle l'Union Africaine qui devra porter en premier lieu ce flambeau. Après le Sénégal, les Etats africains doivent également s'impliquer et il y a 5 ans, nous avons été convié à faire partie d'un comité d'experts de l'UA, avec pour mission de réfléchir à la réalisation d'un Mémorial de l'Union Africaine. Mémorial qui devait englober toutes les violations des droits humains, à savoir le génocide, la traite négrière, l'apartheid et les nouvelles formes apparues depuis le Printemps arabe. Nous y avons travaillé pendant 5 ans et le rapport produit a été déposé sur la table de la Commission paix et sécurité de l'UA. Est-ce que ce rapport a été présenté aux chefs d'Etats ? Je n'en sais rien. Mais je me dis que dans ces actions qui sont menées, s'il n'y a pas de volonté politique derrière, il sera difficile de pouvoir les réaliser. Les autres attendent de nous



Eloi Coly en compagnie du Président Obama et de sa famille

voir nous impliquer davantage sans doute pour apporter leur contribution. Voilà, de mon point de vue, ce qui a retardé la réalisation du Mémorial.

Et cette reconstruction de "La route de l'esclave", quelles connexions avec le Mémorial de Gorée ?

Nous avons été les premiers à imaginer cela. Malheureusement, nous avons mis du temps et je l'ai dit, à l'occasion du voyage que le chef de l'Etat a effectué, à l'occasion de l'inauguration du Mémorial ACTe en Guadeloupe, lorsqu'il m'a fait l'honneur de me donner la parole, après Amadou Lamine Sall. J'ai dit que ce sont des éléments essentiels de notre Mémorial qui sont en train d'être extirpés et qu'on est en train de réaliser ailleurs. Parce que cette histoire ne nous appartient pas, c'est l'histoire du monde. Voilà la démarche dans laquelle on doit s'inscrire et je parlais tantôt de la mise en musique de tout cela, parce que c'est tout cela qui devra être mis ensemble. Parce que quand on parle de Mémorial, il ne s'agit pas seulement de celui des noirs, car dans cette histoire, il y a eu d'autres protagonistes et le Mémorial sera celui des êtres humains, le Mémorial du monde, qui va raconter une partie de l'histoire de l'humanité. Parce que ce qui s'est passé à cette époque-là doit être considéré comme partie intégrante de l'histoire du monde. De mon point de vue, c'est la seule réparation qui vaille, avec évidemment faire en sorte que cela puisse être enseigné dans les écoles, pour déboucher sur la protection des libertés, parce qu'il faudra éviter que cela puisse se reproduire sous quelque forme que ce soit.

Pour rebondir sur cela, quel est le sentiment des Antillais que vous avez pu noter durant ce voyage en Guadeloupe, puisqu'on a des échos négatifs sur leur ressentiment par rapport à nous qui sommes restés en Afrique ?

Cette histoire, disons que nous sommes en train de la reconstruire. Parce que le fait d'avoir érigé le Mémorial ACTe n'est pas gratuit. Parce qu'ils auront compris comme nous d'ailleurs l'avons compris, que l'histoire de la chasse a été évidemment écrite par les chasseurs. Il est grand temps que nous le gibier puissions nous impliquer dans la réécriture de cette histoire, ce qui va modifier cette histoire. Et c'est le but de ces exercices qui sont tentés ici en Afrique, aux Antilles comme aux Etats-Unis ou en Amérique du Sud.



Feu Boubacar Joseph Ndiaye

Je me refuse de parler de réparation, terme tellement galvaudé. Et du point de vue du droit, lorsqu'une chose est jugée et réparée, vous n'avez plus le droit d'en parler. Est-ce que c'est ce que nous voulons ? Je pense que non. Nous voulons continuer à expliquer ce qui s'est passé à cette époque afin de rappeler au monde la fragilité des libertés. Il faudra donc inventer un terme autre que réparation. Après la seconde Guerre mondiale, on n'a pas parlé de réparation, mais de plan Marshall. Il faudra inventer, parler de plan Marshall pour l'Afrique, autour de projets fédérateurs : une route qui partirait du nord au sud ou d'est en ouest ; le projet de Muraille verte cher au Sénégal est un exemple de projet fédérateur. Et quand nous aurons compris cela, alors nous pourrions demander à ceux qui ont eu à s'impliquer dans le commerce des esclaves de contribuer à cette construction. Evidemment, il ne peut y avoir de

solution pour tout le monde noir, car le vécu, la perception n'est pas la même en Afrique et outre-Atlantique.

Comment concluez-vous sur ce sujet du Mémorial de Gorée ?

Le dernier mot, c'est pour répéter que le Mémorial est une affaire du Sénégal, mais aussi expliquer à notre jeunesse que ce qui arrive aujourd'hui, en partie, est dû au fait que nous avons perdu l'estime de soi et que la vraie bataille est le recouvrement de cette estime de soi. Il faut que la jeunesse ait confiance en elle-même. Il faut que nous puissions nous réaliser en tant qu'individus, que nous ayons d'abord une conscience nationale. Cette conscience nationale n'est pas seulement la volonté de nous maintenir dans cette balkanisation, mais c'est de réagir en tant qu'entité, face à d'autres entités qui existent à travers le monde, parce que nous sommes déjà dans la mondialisation. ●

ABDOUL AZIZ MBAYE, PCA DE LA FONDATION MONDIALE POUR LE MÉMORIAL ET LA SAUVEGARDE DE GORÉE

“L’Occident n’aurait pu réaliser son émergence comme une économie moderne, sans cette abominable traite des esclaves”

Conseiller du Président Macky Sall, dont il rappelle la décision de transformer en réalité le projet de Mémorial de Gorée, Abdoul Aziz Mbaye croit savoir que ce projet a été “l’une des victimes des grands programmes d’ajustement structurel en Afrique”. Et à l’en croire, “ce qui était derrière, c’était l’économie de marché qui était dictée par une partie du monde sur l’ensemble du reste du monde”.

“Le marché explique l’utilisation abusive d’êtres humains en esclaves, pour promouvoir du profit”

Aussi, quand on réfléchit à la question de la traite négrière, il faut aussi réfléchir à ce qui est derrière et qui a fait que l’idée puisse germer, se développer en Occident pour venir impacter aussi violemment l’Afrique et, dans les générations futures, impacter aussi violemment les communautés descendantes de l’Afrique. La traite transatlantique des esclaves est un crime irréparable de l’humanité contre elle-même. Et en aucun cas, elle ne peut être réparée par une action de compensation, que d’aucuns aient investie de temps en temps. Il s’agit de l’inscrire dans notre mémoire, pour en tirer toutes les leçons, pour en comprendre toutes les modalités, pour éviter aux générations futures la répétition d’un tel désastre humain d’une telle horreur. Ce trafic était porté par un état d’esprit d’une Europe puissante, conquérante, sur une Afrique qui se cherchait une destinée internationale et incapable de résister à la puissance économique, technique et militaire de l’Europe. Cette puissance était telle que les acteurs économiques de l’Europe pouvaient traiter en dehors de toute valeur humaine les plus faibles comme des animaux, bien en dessous des machines qui à l’époque étaient rares, donc coûtaient cher. C’était le marché qui était à l’œuvre, le marché dont on nous parle encore aujourd’hui. De tout temps, le marché a défini le rapport entre les nations, cet espace de concurrence et de compétition où s’affrontent les nations, les entreprises et les individus, pour créer de la valeur économique et des richesses, souvent au détriment de la valeur humaine, humaniste et de la valeur environnementale. Seul le marché, à la recherche effrénée de performances et de gains, pouvait expliquer l’utilisation abusive d’êtres humains en



esclaves, pour promouvoir du profit. Jamais, l’Occident d’aujourd’hui n’aurait pu réaliser son émergence comme une économie moderne, sans que cette abominable traite des esclaves soit venue l’aider dans cette tâche. Cette réflexion ne sera pas bien entendue partagée par Adam Smith, père de l’économie néolibérale, qui invoque l’efficacité des facteurs comme le capital pour justifier le développement européen. Mais je dois dire que les analyses économiques d’aujourd’hui commencent à voir les traces de cette traite négrière sur le développement formidable qu’a connu l’Europe, au détriment de l’Afrique. En revanche, si on réfléchit aux propos d’un autre économiste qui a été très lucide en écrivant une lettre au Président Abraham Lincoln, en 1865, pour le soutenir dans son effort d’abolir l’esclavage. Dans

cette lettre, il affirmait que les pays qui ont pratiqué l’esclavage vont entamer une descente vers l’enfer qui ne fera que s’accélérer, quand les pays victimes s’éveilleront. Sa prémonition semble aujourd’hui se réaliser. En effet, si on regarde la mondialisation, issue de la globalisation du marché, elle génère des mouvements migratoires importants, mais aussi la constitution en Occident de communautés aux diversités culturelles extraordinaires, que les pays occidentaux eux-mêmes peinent à maîtriser et à gérer.

“Les descendants d’esclaves ont acquis des capacités extraordinaires d’adaptation et de résilience”

L’Afrique a souffert de cette traite, mais elle a développé une résilience extraordinaire, face à la pauvreté, face à la mal gouvernance, face à l’agression des droits de l’homme et l’exploitation par les pays qui l’ont colonisée pendant des siècles et qui ont eu, par la suite, à installer à sa tête des classes de dirigeants prédateurs, chargés de perpétrer l’exploitation honteuse de ses ressources naturelles, au prétexte d’un développement qui n’arrive pas. Les peuples victimes de cette traite ont développé une résilience où ils se trouvent dans le monde. En Amérique, dans les Caraïbes, en Amérique Latine, les descendants d’esclaves qui ont tant souffert ont acquis des capacités extraordinaires d’adaptation et de résilience, pour relever les défis du monde moderne auquel ils appartiennent. Tout d’abord, la musique, où ils ont transformé leurs souffrances d’antan, leur résilience d’aujourd’hui, en une extraordinaire source de créativité qui fait d’eux les maîtres modernes de l’art et de la création, au niveau de l’ensemble des populations du monde. Ensuite, le sport, qui demande force, endurance, régularité et là aussi, ils sont les maîtres tant dans les jeux individuels que dans les jeux collectifs.



Abdoul Aziz Mbaye visitant le Memorial Arche du Retour au Siège ONU de New York en compagnie de S.E.M. Fodé Seck, Ambassadeur du SÉNÉGAL auprès de l'ONU, de S.E.M Maher Nasser, Directeur DPI ONU (Département de l'Information Publique) et de Queenmother...

Et dans beaucoup d'autres domaines, vous verrez la main de l'homme noir; qui a été à la source de beaucoup d'inventions, que des livres répertorient aujourd'hui, pour montrer que la souffrance, la résilience développée avec le temps a généré des créateurs qui contribuent à la croissance mondiale. L'homme noir est à la base de multiples innovations qui marquent aujourd'hui notre vie quotidienne. C'est cela la résilience transformée en un devenir prometteur; c'est cela la réponse humaine la plus pertinente, la plus visible, qui a transformé la souffrance d'antan de l'homme noir en atouts et en valeurs extraordinaires pour un avenir radieux. Bâtir un avenir radieux sur une mémoire, tel est peut-être l'enjeu des efforts que nous faisons aujourd'hui pour bâtir les mémoriaux, les bâtiments de mémoire, les lieux de mémoire, les espaces de mémoire à travers le monde, pour raconter le long chemin sur lequel a souffert l'homme noir. Or, aujourd'hui, le marché lui-même s'effrite à sa base. La croyance absolue en sa capacité à repartir en toute justice et en toute équité, de manière durable, entre les humains et les bienfaits de la nature, est aujourd'hui remise en cause par les peuples mêmes, en Europe, qui ont eu à bénéficier le plus des injustices

qu'il a fait subir aux plus faibles. On a vu s'effondrer le marché de l'immobilier aux Etats-Unis. La confiance avait déserté le marché pour laisser une pagaille indescriptible dans l'économie américaine. Les séquelles de cette crise, qui s'était étendue à l'ensemble de l'économie occidentale et du monde, ont été la manifestation la plus visible de la faillite du marché au niveau international. Un marché sans aucune valeur autre que le profit, la performance, ne peut résister aux enjeux du monde moderne qui aspire à plus d'humanité.

“Le jour où l'Afrique s'éveillera, le monde connaîtra un nouvel essor”

Pendant ce temps, des pays jadis faibles dans l'économie mondiale se sont progressivement élevés dans la hiérarchie économique du monde, contestant la primauté de l'Occident sur le développement et dans la répartition des ressources et des bienfaits de la nature. La Chine est maintenant la seconde et bientôt deviendra la première économie mondiale. Comme le prédisait Alain Peyrefitte, quand la Chine s'éveillera, le monde tremblera. Cette Chine dominante est telle que le marché n'y est plus le roi, l'Etat y joue un rôle

central de régulateur de l'économie, mais aussi de redistributeur vers les plus faibles. Mais, le réveil de la Chine se passe toujours dans le contexte où les valeurs humaines restent encore à promouvoir. Tout comme pour la Chine, je crois que le jour où l'Afrique s'éveillera, le monde connaîtra un nouvel essor; une dynamique nouvelle, qui rapprochera l'homme de son destin, avec des valeurs nouvelles de justice, d'équité et de partage, jusqu'ici absentes dans les décisions publiques, qu'elles soient d'entreprises ou d'Etats-nations. L'Afrique viendra à son heure, quand le marché aura perdu de son arrogance et prendra davantage en considération les valeurs humaines et d'humanité. Ces mêmes valeurs que les peuples victimes de la traite des esclaves ont su maintenir dans leurs communautés pour en faire, tout comme leur résilience, les moyens d'un devenir ambitieux. Dans toutes ces communautés, aujourd'hui, l'idée d'un Etat plus juste, d'une gouvernance meilleure, d'une redistribution plus affirmée a fait son chemin, pour conforter des jeunes éprises de liberté et de démocratie, mais aussi des jeunes qui apportent des contributions décisives au développement de leurs sociétés et de leurs pays. ●

VOLONTÉ DU GOUVERNEMENT DE CONSTRUIRE LE MÉMORIAL

“Il faut maintenant passer à l'action et le Président nous donne l'opportunité”, selon le ministre de la Culture

Le Président Macky Sall a pris la ferme décision de réaliser le projet de Mémorial de Gorée. Il l'a dit et redit. Son ministre de la Culture actuel, Abdou Latif Coulibaly, se dit aussi prêt à concrétiser cette décision, avec tous ceux qui sont parties prenantes à ce projet.



Abdou Latif Coulibaly

“Je suis en train de travailler pour d'ailleurs construire le Mémorial de Gorée. C'est un vieux projet que j'ai trouvé sur place, mais je tiens à le réaliser, avec l'appui de tous les amis du Sénégal et donc Gorée est à préserver à tout prix, pour la mémoire mais aussi pour l'avenir”, a déclaré le Président Macky Sall, interviewé par un média étranger. Et pour montrer son imprégnation des questions de mémoire, il avait auparavant soutenu : “L'île de Gorée, c'est une île historique, qui a surtout été rendue célèbre par malheureusement le commerce des esclaves. Puisque c'est à partir de Gorée que les négriers, qui sont des navires qui emportaient les esclaves vers l'Amérique, prenaient départ. Et il y avait la Porte du non-retour et une fois que les esclaves la traversaient, ils ne

revenaient jamais ; ils mouraient en mer ou ils se retrouvaient en Amérique, au Brésil ou dans les Caraïbes. Donc Gorée est restée ce symbole de la mémoire de ce que l'humanité a connu de plus abject, c'est-à-dire le commerce des êtres humains, à une échelle industrielle”.

C'est un projet d'une extrême importance pour le Sénégal

Le ministre de la Culture épouse parfaitement l'avis du chef de l'Etat, que partage, selon lui, tout le gouvernement. “C'est que c'est un projet d'une extrême importance, pour le Sénégal, pour la renaissance africaine de manière générale. On le doit à l'histoire, on le doit à nos parents qui ont été victimes d'une barbarie qui est élevée aujourd'hui au

rang de crime contre l'humanité”, indique l'ancien journaliste d'investigation. Abdou Latif Coulibaly poursuit : “Il faut maintenant passer à l'action et le Président nous donne l'opportunité, à travers le budget de cette année, de commencer le travail, qui ne va pas s'achever en un an, ni en deux, mais étalé dans le temps et pour le moment, dans trois ans, on aura le Mémorial implanté là où le site est prévu”. Voilà qui ne souffre d'aucune ambiguïté, quant à la volonté de l'Etat. Mais, ajoute le ministre de la Culture, “il faut partir sur des bases très claires, où l'Etat intervient pour ce qui relève de sa responsabilité et la Fondation interviendra pour ce qui est de sa responsabilité”.

il faut finaliser un certain nombre d'études

Dans ce sens, Abdou Latif Coulibaly se veut prudent et demande de ne pas aller trop vite en besogne. “Dans le moyen terme, il faut finaliser un certain nombre d'études. Le site qui a été pressenti pour abriter ce lieu de mémoire est un site qui est complexe par nature, parce que c'est en bord de mer, avec des variations de température, des variations importantes de types atmosphériques et climatiques, des problèmes de sol etc. On en a déjà tenu compte, mais il faut aller dans des études beaucoup plus poussées pour que ce lieu de mémoire soit construit dans des conditions de sécurité optimales et pour une durée éternelle”, renseigne-t-il. En tout cas, de l'avis du ministre de la Culture, “le plus décisif dans cette affaire, c'est la volonté politique et elle est là”. Aussi, conclut-il : “Nous allons être plus concrets et moins théoriques dans la présentation de notre projet et comme disent les anglo-saxons, “we can do it, let's go do it” (on peut le faire, faisons-le)”. ●

JOURNÉE INTERNATIONALE DE COMMÉMORATION DES VICTIMES DE L'ESCLAVAGE ET DE LA TRAITE TRANSATLANTIQUE DES ESCLAVES 2018

Le film "Le Mémorial de Gorée, un monument de la renaissance africaine dans la transatlantique" projeté

Dans le cadre de la Journée Internationale de commémoration des victimes de l'esclavage et de la traite transatlantique des esclaves qui s'est déroulée au Centre d'Information des Nations Unies de Dakar (CINU), la promesse de construction du monument a été rééditée. L'évènement a été marqué par le vernissage d'une exposition, la projection d'un film produit par AFRIG PROD suivie d'une discussion animée par des intellectuels et personnalités sénégalaises.



Amadou Lamine Sall

“Ce projet c'est notre peau, notre sang, notre histoire”. C'est ainsi que le poète Amadou Lamine Sall, Commissaire, Secrétaire Général de la Fondation pour le Mémorial et la Sauvegarde de Gorée, a qualifié le projet d'érection du monument de Gorée en mémoire aux victimes de l'esclavage et de la traite atlantique. Après 20 ans d'attente ce projet va enfin voir le jour grâce au concours des politiques et au soutien inébranlable de la Fondation pour le Mémorial de Gorée.

Présence de 38 représentants de l'Université de Guyane

L'édition 2018 de la journée a été placée sous le thème “Mémoire de l'esclavage : triomphes et luttes pour la liberté et l'égalité”. Elle s'est déroulée en partenariat avec la Fondation mondiale pour le Mémorial et la Sauvegarde de Gorée. Elle a permis par ailleurs de faire participer à la manifestation qui s'est tenue au CINU une délégation de 38 représentants de l'Université de Guyane venue au Sénégal dans le cadre d'une coopération avec l'Université Cheikh Anta Diop (UCAD). Ces derniers ont tenu à être présents notamment en tant qu'héritiers afro

descendants pour qui cette journée et ce projet revêtent une symbolique particulière.

Le thème du film projeté : “Le Mémorial de Gorée, un monument de la renaissance africaine dans la transatlantique” retrace le parcours de la fondation dans son projet de construire un monument dédié au souvenir des victimes de l'esclavage. Le monument devra symboliser un trait d'union entre l'Afrique et sa diaspora. Il évoquera le départ des Africains vers les Amériques et jettera un pont entre les deux continents. En effet après l'implantation de l'arche du retour, sur l'esplanade des Nations Unies à New York en Amérique, celle du Mémorial ACTe à Pointe à Pitre en Guadeloupe dans les Caraïbes, il revenait au Sénégal d'ériger le mémorial en Afrique, fermant ainsi le triangle maritime symbolisant la traite transatlantique des esclaves. C'est ce qui est ressorti des débats animés par l'architecte conseil du projet du mémorial de Gorée, Mamadou Berthé, l'ancien ministre de la Culture, le Professeur Abdoulaye Elimane Kane et Amadou Lamine Sall.

Expo photo : “Les Noirs, un héritage de grandes réalisations”

L'exposition de photographies : “Les Noirs, un héritage de grandes réalisations”, du Musée de Liverpool, a été dédiée aux exploits des personnes d'ascendance africaine. Elle a présenté 22 personnalités d'époques, de régions et de disciplines diverses, qui ont ouvert la voie aux droits civils, aux droits de l'Homme, à la reconnaissance et à la justice pour les personnes d'ascendance africaine.

Depuis plus d'une décennie, l'Organisation des Nations Unies célèbre cette journée afin de “faire connaître un chapitre violent de l'histoire de l'humanité, et faire prendre conscience des dangers que sont encore le

racisme et les préjugés” comme a tenu à le souligner le Secrétaire général des Nations Unies, Antonio Guterres, dans son message annuel diffusé au cours de l'évènement au CINU Dakar. ●

Message du Secrétaire général des Nations Unies



La traite transatlantique des esclaves, d'une ignominie absolue, a été le plus grand mouvement forcé de population juridiquement admis de toute l'histoire de l'humanité.

Plus de 15 millions d'hommes, de femmes et d'enfants originaires d'Afrique ont été mis en esclavage.

Cette Journée de commémoration a été créée pour faire connaître un chapitre violent de l'histoire de l'humanité, et faire prendre conscience des dangers que sont encore le racisme et les préjugés.

Alors que nous célébrons, cette année, le 70e anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme, rendons hommage à ceux qui ont péri du fait de l'esclavage ou l'ont enduré.

Célébrons chaque jour les succès des personnes d'ascendance africaine.

Et défendons avec ardeur, sans cesse et surtout, la dignité de chaque être humain.

ANTÓNIO GUTERRES

La traite des esclavages dans le commerce transsaharien

La traite transsaharienne des esclaves, pudiquement recouverte par le sable du désert, a ressurgi dans les mémoires avec la tragédie des migrants vendus comme du bétail en Libye. Afrig Mag ouvre une fenêtre sur ce chapitre aussi sombre de l'esclavage. En revisitant l'histoire de la traite dans le commerce transsaharien, mais également par un focus sur le drame des migrants

L'Islam qui fit son apparition dans la région subsaharienne depuis le VIII^e siècle favorisa un climat de relation économique entre le Nord et le Sud ; ce qui aboutit dès lors à la configuration d'un ensemble de routes transsahariennes qui vit naître un commerce équitable et développé à travers le Sahara. Par ce fait, le commerce transsaharien du VIII^e au X^e siècle, constituait un trait d'union entre trois blocs géopolitiques à savoir l'Afrique blanche, l'Afrique noire et la méditerranée. L'Afrique noire, grâce à sa grande productivité qui s'explique par la révolution technique fondée sur la maîtrise du fer et du

cuivre ainsi que la présence de matières premières comme l'or et le sel, était le point névralgique dans ce commerce transsaharien. Autrement dit, le Soudan attirait vers lui la majeure partie des commerçants de l'Afrique septentrionale et de la Méditerranée. Ces commerçants y venaient pour chercher de l'or, du cuivre et du sel. En effet, grâce au commerce transsaharien, l'Ouest-africain s'ouvrit vers l'extérieur et entretenait des relations commerciales avec le reste du monde. Cette ouverture vers l'international et la constitution de grandes hégémonies politiques avec ce qu'elles engendrent comme conquêtes et autres guerres d'expansion qui aboutirent à la capture des esclaves de guerre, ont inventé

et favorisé le trafic esclavagiste durant le Moyen Âge en Afrique.

Le commerce des esclaves commençait déjà au VII^e siècle à avoir de l'ampleur avec la Nubie qui devait payer une capitation de 360 esclaves aux Arabes (J. M. Cuoq, 1975, p. 54). Plus tard, le Soudan et le Sahara seront devenus des vastes marchés d'esclaves. Au regard des chiffres, plus de trois millions ont été vendus et déportés en Afrique septentrionale (R. Botter et A. Stella, 2012, p. 104). Les esclaves travaillaient dans des plantations, des mines et des armées. Au IX^e siècle en Égypte, plus de dix mille esclaves ont été incorporés dans l'armée (Selon certaines sources, les chiffres peuvent évoluer entre 12.000, 40.000 et 45.000). Ce sont eux qui portaient les





charges tout au long des caravanes.

Les acteurs de ce commerce des esclaves n'étaient autres que les Berbères ibadites, les Juifs, les Wangara (commerçants mandingues du Mali), etc. Les Ibadites furent les premiers à s'impliquer dans cette traite des Noirs. Ils étaient implantés dans ces cités commerciales : Zawila dans le Fezzan, Wargla, Tahert, Sidjilmassa, etc. Al Ya'kūbi nous renseigne que les commerçants de Zawila exportaient des esclaves noirs pris parmi les peuples soudanais de Miri, de Murrū, de Zaghawā et d'autres appartenaient en grande partie au groupe de Teda-Daza (N. Levzion et J.F.P. Hopkins, 1981, p. 22). Ces commerçants, à en croire Al-Ya'kūbi, étaient des gens de souches très variées, originaires du Khūrāsān, de Basra et de Kūfa. Ils se sont établis à Zawilā à côté des berbères ibadites. Selon Michel Abitbol, les Ibadites devaient trouver dans le commerce des esclaves et de l'or avec le Soudan la base

économique de leur survie et de leur liberté (M. Abitbol, 1979, p. 178). Les Juifs, en favorisant les relations entre l'Espagne musulmane et les pays chrétiens du nord, se livraient au grand commerce international des esclaves, depuis les bords de l'Elbe jusqu'au Bilad al-Andalus (R. Botte, 2011, p. 29. Quant aux commerçants mandingues, ils assuraient le commerce des esclaves au niveau local. Ils se déplaçaient de région en région pour chercher de l'or, de la kola et des esclaves. Dans les sources arabes, il est mentionné que les commerçants exportaient principalement des esclaves pris parmi les Mīrī, les Murrū, les Lam-lam et d'autres peuples soudanais. Ces communautés, considérées comme non islamisées, étaient réduites en captivité par les rois, "sans raison et sans le motif de la guerre (jihad)" (R. Botte, 2011, p. 38)

Les acheteurs préféraient les esclaves instruits, mais ces dernières étaient rares.

Ibn Battūta, qui put acquérir une esclave instruite, nous renseigne que ceux qui en possédaient refusaient de les vendre (J. M. Cuoq, 1975, p. 318). A part les esclaves instruites, les acheteurs donnaient de l'importance aussi aux esclaves belles. Selon al-Idrisi, les femmes nubienues étaient recherchées pour leur beauté, et elles étaient les préférées des princes d'Egypte.

Même s'il est difficile d'établir l'exactitude statistique des esclaves vendus à travers les routes transsahariennes, il est indéniable de considérer le commerce des esclaves comme un fait majeur dans l'histoire médiévale de l'Afrique. Certes ce commerce n'avait pas une grande ampleur comme on l'a noté entre les XVIe et XIXe siècles à travers l'Atlantique, mais il se faisait sur des marchés fixes. Il permettait aux Etats soudanais et ceux du Maghreb et d'Egypte de se renforcer financièrement et politiquement. ●



Références bibliographiques

- Abitbol, Michel, 1979, "Juifs maghrébins et commerce transsaharien (VIIIe-XVe siècle)", in : *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 66, n°242-243, 1er et 2e trimestre, pp. 177-1193
- Botte, Roger, "Les réseaux transsahariens de la traite de l'or et des esclaves au haut Moyen Âge : VIIIe-XIe siècle", in : *L'année du Maghreb*, Paris, CNRS, 2011, pp. 27-59
- Botte, Roger et Stella, Alessandro (sous la direction de), *Les couleurs de l'esclavage sur les deux rives de la Méditerranée (Moyen Âge – XIXe siècle)*, Paris, Karthala, 2012, p. 394
- Cuoq, Joseph Marie, 1975, *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique Occidentale du VIIIe au XVIe siècle*, Paris, CNRS, 491 p.
- Levzion, Nehemia & Hopkins (J.F.P.), 1981, *Corpus of early arabic sources for west african history*, Cambridge, C.U.P., 492 p.

Auteur : Mamadou Talla Mbaye, étudiant en première année de thèse au Département d'Histoire de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar.

IMMIGRATION CLANDESTINE ET ESCLAVAGE EN LYBIE

Une question de responsabilités collectives Nord-Sud

Les images choquantes de l'immigration clandestine et son corollaire de "traite humaine" en Libye, défilant depuis des mois et en boucle sur les médias, sont le symbole de la dérive glaçante de la crise migratoire secouant l'Afrique.



CAUSES, RESPONSABILITES ET REPERCUSSIONS

Pour recentrer les véritables causes de cette forme d'esclavage en Lybie, il faut toucher du doigt le réel phénomène qu'est l'immigration clandestine. De son vivant, Mouammar Kadhafi, le Guide de la Jamahiriya révolutionnaire libyenne, avait mis ses pairs africains et européens en garde sur les dangers de l'immigration, si l'Etat libyen venait à être remis en cause. Il est clair qu'avec l'assassinat de Mouammar Kadhafi, planifié par les dirigeants occidentaux et leurs affidés de l'Afrique subsaharienne, la Libye est devenue un territoire dirigé par des groupes armés, où chacun édicte sa loi sur sa parcelle d'occupation. Le président de la Commission de l'Union africaine (UA), Moussa

Faki Mahamat, soulignait que le nombre global de migrants en Libye se situait "entre 400.000 et 700.000" en fin 2017.

Fuyant la misère de leurs pays au sud du Sahara, où les opportunités de travail s'amenuisent au fil des ans et où la pauvreté est davantage la denrée la plus partagée, les candidats noirs à l'immigration sont pris en otage par des bandes rebelles sans foi ni loi, contre de fortes récompenses. A l'évidence, cette situation qui dure et sur laquelle plusieurs pays préfèrent se taire, pour négocier clandestinement le rapatriement de leurs ressortissants, n'arrive toujours pas à faire baisser le nombre de candidats qui ne cesse d'augmenter au rythme de l'injustice sociale dans les pays de départ.

Il est certes intéressant de faire preuve

de mobilisation et de soutien aux noirs contraints à l'esclavage en Libye, mais tant que de véritables politiques sociales ne seront pas mises en œuvre par les pays africains au sud du Sahara, le phénomène de l'émigration vers une terre promise va se poursuivre et avec lui, la soumission des candidats noirs à l'esclavage.

La Libye s'en est retrouvée victime de l'immigration clandestine, pas sa source. Depuis que l'affaire a éclaté, les autorités libyennes se défendent en rappelant le poids que les flux de migrants font porter à ce pays ébranlé par les crises politiques, l'insécurité et de graves difficultés économiques depuis la chute du régime de Mouammar Kadhafi en 2011. La Libye, par sa situation géographique, est devenue un État-transit pour les

flux de migrants dont les nombres étaient souvent effarants. Le ministre de l'Intérieur de la Libye expliquait que son pays "ne peut être considérée que comme une étape, pas plus". La Libye "est une victime de l'immigration clandestine, un État-transit, pas sa source", a-t-il par ailleurs estimé. Selon les autorités libyennes, la seule solution est le retour de la stabilité dans le pays.

L'indignation est montée d'un cran après le reportage, diffusé le 14 novembre 2017 par CNN, sur une vente aux enchères de migrants en Libye, où l'on voit des hommes cédés pour 400 dollars. Pourtant, ces faits sont connus depuis plusieurs mois. Le magazine Paris-Match en avait parlé dès septembre 2016 en publiant le reportage d'un photographe. En avril 2017, à la suite de la publication d'un rapport de l'Organisation internationale pour les migrations (OIM), la presse africaine avait relayé l'information sur l'esclavage en cours en Libye. Et le 7 septembre, à Bruxelles, la présidente de Médecins sans frontières (MSF), Joanne Liu, avait lancé cet appel à la Commission européenne : "Dans leur effort pour endiguer le flux, les gouvernements européens seront-ils prêts à assumer le prix du viol, de la torture et de l'esclavage ?"

"Ce qui se passe est terrible, analysait de son côté Richard Danziger, responsable de l'OIM pour l'Afrique de l'Ouest et l'Afrique Centrale. Il est incompréhensible qu'au XXI^e siècle, ce type d'abus existe encore. C'est le pire résultat de la migration, et comme toujours sur cette question — que ce soit avec des chiffres ou des histoires particulières de migrants —, les faits relatés vont être utilisés par ceux qui ont déjà une position sur cette question, afin de renforcer leur point de vue. Ceux qui sont contre l'immigration vont facilement pouvoir justifier le renforcement du contrôle et de la répression, en disant que c'est pour protéger les migrants. Le même argument peut être repris par ceux qui veulent au contraire ouvrir les frontières à tous. Il est plutôt temps de réfléchir rapidement à une politique migratoire qui protège les migrants tout en apportant des avantages aux sociétés d'origine comme de destination, avec plus de voies légales pour les migrations — le pilier oublié du plan d'action de La Valette."

Richard Danziger, qui a écrit sur cette question, poursuit : "Il faut saisir cette occasion pour condamner l'esclavage, mais aussi prendre conscience que si tant de gens sont prêts à encourir autant de risques, renforcer les contrôles ne résoudra rien... Pourquoi les migrants s'en vont-ils ? Le mirage du succès ailleurs n'est pas seul en cause. C'est le

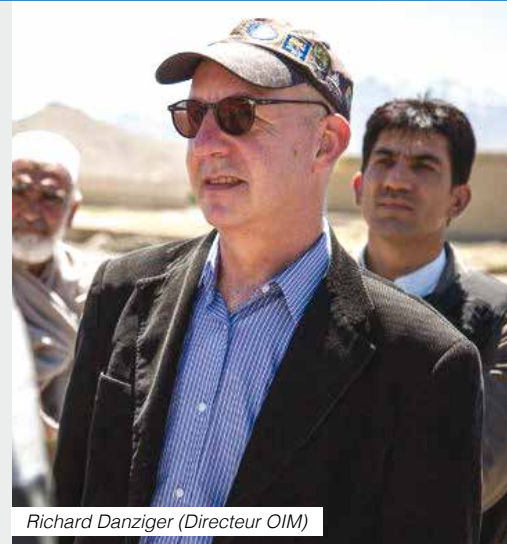
manque de perspectives sérieuses sur place qui pose problème, avec des sociétés verrouillées par des systèmes de népotisme — dans lesquelles un diplôme quel qu'il soit ne sert à rien, si l'on n'est pas du bon milieu et si l'on n'a pas les bons contacts."

Les responsabilités sont collectives — à tous les niveaux, depuis les familles africaines qui poussent leurs jeunes à partir au péril de leur vie, aux "passeurs" qui s'engraissent sur ce marché de la vie et de la mort, jusqu'aux dirigeants africains, dont très peu d'entre eux reconnaissent leur part de responsabilité, et souvent plus soucieux de leur patrimoine personnel et la reconduite de leur mandat que de l'avenir de leur pays. Sans oublier les bailleurs de fonds et la "communauté internationale" qui voient la transition démographique de l'Afrique venir grosse comme une catastrophe possible, tout en laissant libre jeu au marché. Leur espoir : que la loi de l'offre et de la demande ou l'apparition miraculeuse de classes moyennes résolvent tout, comme par enchantement.

IMPASSE OU SOLUTIONS ?

Depuis janvier 2017, l'OIM a apporté son assistance à 12.000 personnes en Libye (parmi lesquelles 18 % de femmes), dont le retour volontaire a été facilité dans 24 pays différents, majoritairement en Afrique de l'Ouest (10.925 personnes). En coopération avec les forces nigériennes de sécurité et la protection civile, l'OIM a aussi secouru, depuis octobre 2016, 1.600 migrants en situation de détresse dans le désert au nord du Niger. Le reportage tourné fin octobre 2017 et diffusé sur CNN à la mi-novembre fait basculer en quelques heures les médias de l'indifférence à l'emballement. On y voit un marché aux esclaves où des hommes sont vendus pour quelques centaines de dollars. Les enquêteurs évoquent une liste non exhaustive de neuf localités où la présence de ventes aux enchères est attestée. Elles dessinent une trajectoire qui part de la frontière algéro-libyenne, au sud de la Tunisie pour remonter jusqu'à la côte, vers Tripoli et ses environs. C'est la route empruntée par des milliers de migrants venus d'Afrique de l'Ouest - Guinée, Mali, Côte d'Ivoire... - plus fragiles encore que les Soudanais arabophones. Ce qui est montré là est une réalité relativement nouvelle, dénoncée entre autres choses en 2016 par l'Organisation internationale des migrations et l'année précédente par le photographe mexicain Narciso Contreras, exposé au festival de Perpignan.

Le Haut-Commissaire des Nations-Unies



Richard Danziger (Directeur OIM)

(ONU) aux droits humains, Zeid Ra'ad Al-Hussein, avait vivement dénoncé, le 14 novembre 2017, la détérioration des conditions de détention des migrants en Libye, qualifiant d'"inhumaine" la coopération de l'Union européenne (UE) avec ce pays. Il a également rapporté les souffrances de ces migrants, disant que cet "esclavage des temps modernes" constituait un "outrage à la conscience de l'humanité".

Le rapatriement de milliers de migrants présents en Libye, envisagé depuis le sommet Afrique-Europe d'Abidjan de décembre 2017, est loin d'être la solution pour cette crise migratoire, ont averti des ministres africains. Il est toujours possible de freiner les flux des milliers de migrants qui s'efforcent de partir de l'Afrique et de gagner l'Europe à la recherche d'une vie meilleure, avait reconnu le ministre des Affaires étrangères du Niger, Ibrahim Yacoubou, devant le colloque Rome MED, l'année dernière dans la capitale italienne. "Mais sans solution durable, ça ne résout pas le problème", avait-t-il ajouté.

Il y a deux ans, le Niger a vu entre 280.000 et 300.000 personnes traverser son territoire. Aujourd'hui, elles ne sont plus que 12.000, "Il est donc possible de freiner les flux", avait expliqué le ministre. Le Haut-Commissariat aux réfugiés des Nations unies (HCR) avait commencé à procéder à des évacuations de Libye où s'entassaient des dizaines de milliers de personnes, hommes, femmes et enfants, en majorité originaires d'Afrique sub-saharienne. Ce dernier avait d'ailleurs réclamé en priorité d'obtenir un accès aux dizaines de camps de migrants en Libye, particulièrement dans les zones contrôlées par des milices et non par le gouvernement de Tripoli. Mais tant que l'insécurité et la pauvreté seront la règle dans de nombreux pays d'Afrique, les jeunes continueront à risquer leur vie en quête d'un avenir meilleur, avait quant à lui averti le ministre nigérien. "Et vous pourrez mettre

SUITE



tous les Frontex (opération européenne contre les passeurs en Méditerranée) que vous voulez”, le phénomène demeurera, avait de son côté lancé le chef de la diplomatie algérienne Abdelkader Messahel. “Si vous voulez qu’il n’y ait pas de migrants, il faut donner place au développement, à la sécurité”, avait-il ajouté. Et de ce point de vue, on est encore loin du compte, avait relevé M. Yacoubou.

“Je vais rester très pudique, je pense que nous pouvons faire plus”, avait-t-il répondu, interrogé sur les résultats du sommet Europe-Afrique à Abidjan. Le 5ème sommet Europe-Afrique s’était achevé en décembre 2017 à Abidjan sur “l’engagement fort” des dirigeants des deux continents à lutter contre le drame de l’immigration clandestine et de ses dérives comme les marchés d’esclaves en Libye. La France avait évoqué l’évacuation d’urgence des Africains désirant quitter la Libye, la constitution d’une “task force” policière et de renseignement pour renforcer la coopération entre pays africains, ainsi qu’une campagne de communication



pour dissuader les jeunes de tenter l’exode. Les images chocs montrant des marchés aux esclaves en Libye ont contribué à cette mobilisation. Mais pour le vice-président du

gouvernement d’union nationale à Tripoli, Ahmed Omar Maiteeg, également présent à Rome, ces images “ne représentent pas la réalité” en Libye. Qui croire ? ●

ELOI COLY, CONSERVATEUR DE LA MAISON DES ESCLAVES DE GORÉE

“Regagner l’estime de soi commence par la confiance en soi”

Pour Eloi Coly, conservateur de la Maison des esclaves sur l’île de Gorée, c’est “cette inflexion que l’Afrique a connue entre le XVIe et le XIXe siècle” l’origine du mal. Elle pousse encore la jeunesse africaine à reprendre le même chemin que ses ancêtres déportés, pour rejoindre dans des conditions aussi dramatiques l’Europe ou les Amériques. Ce qui n’est, selon M. Coly, “que la conséquence de cette perte de l’estime de soi du fait de cette grande inflexion”.

Tout est arrivé à cause de cette inflexion que l’Afrique a connue entre le XVIe et le XIXe siècle. Cela fait 400 ans d’esclavagisme et de traite négrière, 200 ans de colonisation, au total 600 ans. Or, pendant ces 600 ans, on nous a rétorqué que nous n’étions rien par rapport au blanc, que nous n’étions pas capables de nous réaliser nous-mêmes, sans l’implication du blanc. Toute la justification qu’il y a eu derrière a fini par s’incruster dans les gènes et nous a fait perdre l’estime de soi. Or, le but de l’exercice, c’est de regagner cette

estime de soi, qui doit passer par l’éducation. J’ai lu l’autre jour avec tristesse que la moitié de la population sénégalaise était analphabète et c’est pour vous dire que tout passera par l’éducation. Que ce soit en anglais, en français, dans les langues nationales, en arabe ou dans toute autre langue, c’est par l’éducation que nous arriverons à donner à notre jeunesse les outils qui leur permettront de lire les concepts, qui n’existent que du fait des intellectuels. Pour éviter de tomber dans le nombrilisme et autres aspects négatifs, il faut que notre jeunesse regagne l’estime de soi, cette estime que nous avons perdue. Et c’est parce que nous l’avons perdue que certaines femmes et même des hommes essaient de changer la couleur de leur peau et cherchent à ressembler au blanc. En passant par l’éducation, il faudrait également qu’on explique à notre jeunesse que l’histoire de l’Afrique n’a pas commencé au XVIe siècle avec la traite négrière. Aujourd’hui, aucun scientifique n’oserait remettre en question l’antériorité

de la race noire, parce que les premiers hommes sont apparus en Afrique. Mais également, il faut qu’on explique à notre jeunesse que l’univers de cet Africain ne s’est pas seulement limité à son continent et qu’il a beaucoup voyagé, qu’il est allé à la découverte d’autres terres, qu’il est allé même jusqu’à changer de couleur de peau pour s’adapter au climat. Et pour dire, comme je le fais souvent en terminant mes conférences à l’étranger, que nous sommes tous des noirs. C’est cela qui redonnera à notre jeunesse l’estime de soi ; elle comprendra à partir de ce moment qu’il n’y a pas mieux ailleurs qu’ici et qu’eux-mêmes peuvent se réaliser en restant sur place. Ils ne doivent pas s’offrir en victimes expiatoires en empruntant les barques pour l’Europe. Regagner l’estime de soi commence par la confiance en soi. Or, lorsqu’ils prennent les barques, ils sont 200, 100, 80, avec au minimum en poche pour chacun 300.000 Cfa. Multipliez 300.000 par 80, vous avez là de quoi créer une entreprise au Sénégal, en Afrique, en se mettant ensemble. Voilà la réflexion que je voudrais partager avec tout le monde, sur ces tristes aspects, qui ne sont que la conséquence de cette perte de l’estime de soi du fait de cette grande inflexion. ●

senelec

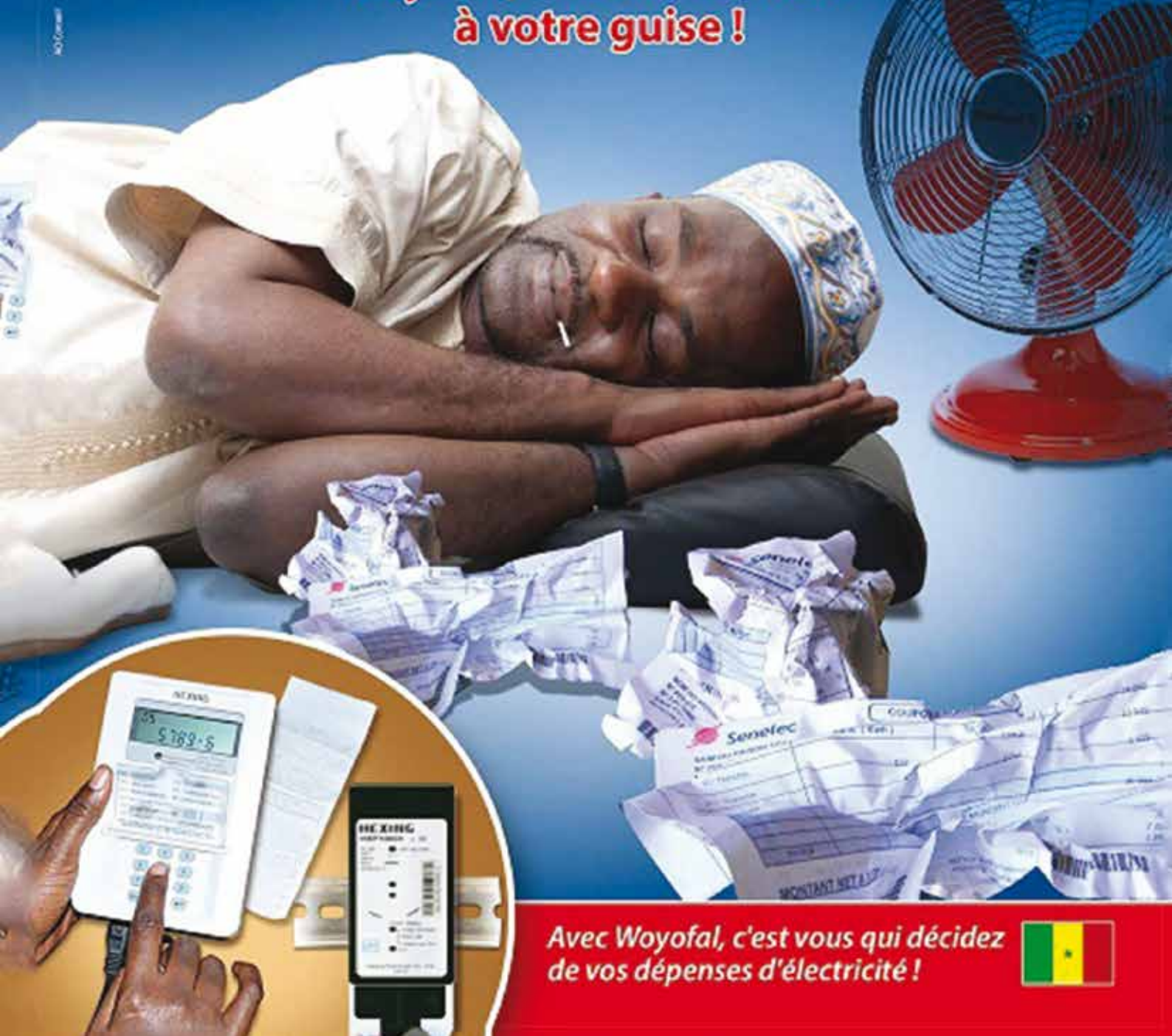
L'énergie de tous
les possibles

Woyofal

L'ÉLECTRICITÉ PRÉ-PAYÉE

- Pas de frais d'abonnement
- Pas de coupure pour non paiement
- Pas de facture

**Woyofal, c'est l'électricité
à votre guise !**



**Avec Woyofal, c'est vous qui décidez
de vos dépenses d'électricité !**



TRANSATLANTICITÉ ET HISTOIRE

Le Pr Pathé Diagne raconte Bakari II à la découverte de Tarana

Pathé Diagne, linguiste et historien, a travaillé sur des sujets de recherche dont Bakari II est l'un des plus importants. Il a écrit sur ce sujet précis un livre portant sur Bakari II dans sa relation avec Christophe Colomb. Un thème que Pathé Diagne considère comme très actuel, puisque, à l'en croire, "l'histoire commence là". Il s'est entretenu, dans le cadre de la Journée mondiale de l'Afrique célébrée le 25 mai dernier, avec Adnan Ferdjoui, animateur de l'émission Black & Blue diffusée sur la chaîne 3 de la radio algérienne.

D'où vous est venue cette passion pour la recherche ?

Au fond, on a été influencé très tôt. L'histoire m'a paru être un instrument sur lequel il faut s'appuyer et légitimer certaines revendications, qui ne sont pas conflictuelles mais plutôt d'ordre historique et qui peuvent aider à affirmer l'identité africaine, en particulier. C'est un peu cette dérive africaniste qui m'a un peu amené à m'orienter en histoire et à initier un certain nombre de recherches sur ce problème. Au départ, j'étais économiste, avant de tâter le terrain de l'histoire et l'intégration africaine en particulier; l'intégration ouest-africaine singulièrement constituait pour moi un problème majeur, si on veut établir des rapports de force vis-à-vis de l'extérieur et se développer. Donc, c'est tout à fait politique. Bakari II, c'est politique et j'ai été sur ce terrain-là. Et j'avais participé au Festival d'Alger de 1969, dont j'ai été un des organisateurs et où je me suis cassé la jambe. Nous sommes revenus à Alger, une seconde fois et c'était un très grand moment dans l'histoire africaine de l'époque, et l'histoire culturelle a été fortement marquée par le festival d'Alger, avec tous ces débats autour de questions majeures

Quelle est l'origine de ce désir de fouiner, de chercher jusqu'à Bakari II ?

Quand on fait de l'histoire, en particulier celle de cette région nord-africaine, ouest-africaine etc., Bakari II est nécessairement un moment important, quand on lit les textes de l'époque. Et c'est en lisant El Bakari, je crois, qu'une bonne partie de ce que je devais développer s'était inscrite comme interrogations. Donc, finalement, j'ai dû faire la recherche, voyager un peu à travers

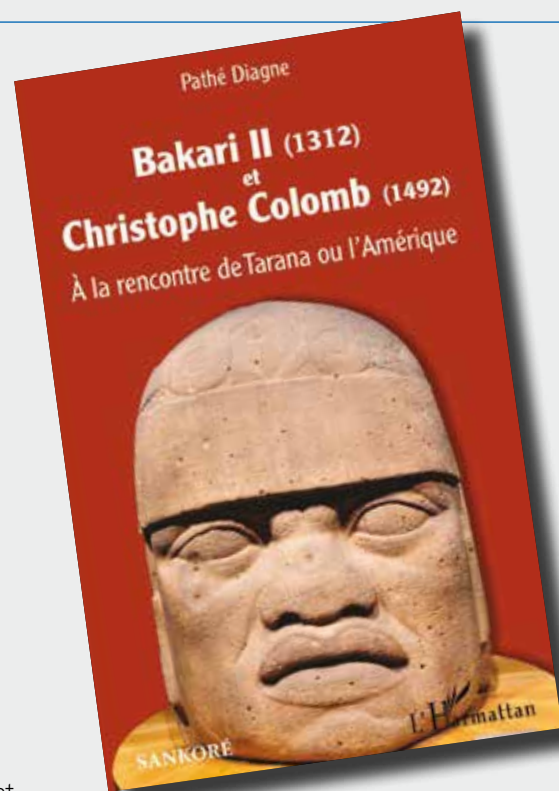
le Mali, interroger les gens qui pouvaient témoigner sur cette question. Et puis je me suis risqué à écrire ce livre qui est "Bakari II et Christophe Colomb à la rencontre de Tarana ou l'Amérique".

Les anciens griots vous-ont-ils aidé à écrire l'histoire ?

Ils sont une partie de mes sources, mais les sources écrites aussi sont relativement importantes. A l'époque, l'intérêt pour l'histoire africaine était très forte et comme j'étais allé aux Etats-Unis. Je crois que c'est de là qu'est venue l'idée de travailler sur Bakari II, en relisant un peu l'histoire de cette époque. L'incitation était là, les textes, livres étaient là, on pouvait avoir des sources écrites et on pouvait ensuite discuter des traditions orales etc., qui sont également riches, parce qu'il y a des chroniques, en mandingue, en arabe, qui sont des sources précieuses sur lesquelles je me suis un peu appuyé pour essayer d'écrire ce texte "Bakari II et Christophe Colomb".

Qui est donc Bakari II ?

Bakari II est un Mansa, un empereur qui a régné au XIVe siècle. Il arrive au pouvoir et il pense que le Mali a conquis le reste du monde et dans son imaginaire, c'était un peu cela. Au départ, c'était le Ghana et le Mali lui succède par des conquêtes. Il contrôlait le commerce du nord, il contrôlait une grande partie de l'espace ouest-africain et il croyait avoir conquis le reste du monde. Et, dit-on, c'est pour cette raison qu'il s'est engagé dans l'exploration transatlantique, pour achever son œuvre éventuellement. Il pensait d'ailleurs ne pas revenir, mais il avait le sentiment que c'était la conquête majeure, d'autant plus que la relation tran-



satlantique existait de part et d'autre, on en avait conscience et on l'utilisait. Ce sont là les éléments à l'origine de sa décision historique et certainement stratégique de traverser l'Atlantique avec ses troupes.

Le projet n'était-il pas fantaisiste ?

Non, d'abord parce qu'à l'époque, il y avait toute une discussion sur ces questions-là. La tradition historique, arabophone en particulier, est alors très riche, donc il y a un débat majeur sur cette question de l'existence d'un nouveau monde. C'est peut-être la lecture de ces textes, d'autant plus qu'il avait un aéropage arabophone important au Mali à l'époque, qui légitimait certainement cette expédition qu'il va entreprendre et qui est son geste historique d'une certaine manière.

Une expédition très importante, on parle de centaines de navires

La tradition de Kitab rapporte qu'il y avait au départ une expédition préliminaire de 200 embarcations et lorsqu'il a été établi que l'Amérique était une existence, il a entrepris une expédition beaucoup plus large. Celle-là, je ne peux pas l'estimer, mais en fait des chiffres très importants ont été avancés. Ce qui est essentiel au fond, c'est qu'une expédition de cette nature requiert des ressources importantes et quand même la mobilisation de techniciens nombreux. Finalement, la faisabilité est établie aujourd'hui que la traversée de l'Atlantique par les courants normaux est chose faisable et les techniques de l'époque permettaient de s'orienter, la connaissance qu'ils avaient de la navigation était établie. Et c'étaient là les repères, les ponts sur lesquels il s'est appuyé.

Et à quel niveau aurait-il débarqué aux Amériques, selon vos recherches ?

Certainement, il est arrivé en Amérique centrale. C'est très difficile d'être plus précis, parce que la navigation s'est perpétuée, mais on peut conjecturer que le Mexique a été le point d'attache, l'Amérique centrale en particulier.

Avez-vous parlé de cela aux Etats-Unis ?

Oui, à l'époque où j'ai enseigné aux Etats-Unis, j'en ai parlé et c'était une curiosité d'une certaine manière. Dans les réunions d'historiens également, j'ai pu évoquer cette expédition de Bakari II. Mais les Américains ne sont pas très enthousiastes en ce qui concerne les découvertes qui les mettent à l'épreuve d'une certaine manière, de l'autre, ils en avaient une perception tout à fait

en ce qui concerne la cartographie très précise des Amériques qu'on peut établir aujourd'hui. Les relations historiques, linguistiques sont évidentes et on peut les établir. Il y a là donc un certain nombre d'éléments qu'on aurait voulu discuter dans le cadre de l'histoire avec les historiens américains, mais ce n'était pas toujours le cas, ils n'étaient pas toujours favorables.

En fait cette réalité historique est connue de tous, mais on n'en parle pas, pourquoi ?

Oui, je pense que c'est un débat géopolitique, politique et historique en même temps. Les Américains ne veulent pas qu'on en parle. Parce que parler de l'Amérique précolombienne veut dire remettre en cause toute l'histoire qu'ils ont écrite sur ces questions-là. C'est en même temps

question internationale, un débat historique très important qui ne peut être négligé, ni évacué. On trouvera certainement une bonne occasion de relancer le débat Vous pourriez y contribuer et l'Algérie pourrait supporter une recherche de cette nature. Et je pense que l'Afrique du Nord, l'Afrique de l'Ouest, c'est leur histoire finalement et s'ils l'assument, ce serait fabuleux. Nous avons contribué à notre manière mais je pense que le gros du travail reste à faire, singulièrement dans le domaine de la communication. Reprendre le débat scientifique et le situer de manière responsable et rigoureuse, je crois que c'est encore une porte ouverte.

Et depuis l'Amérique du Sud, quelles ont été les réactions ?

En Amérique du Sud, c'est le Brésil qui s'intéressait à ces questions en général. En Amérique Centrale et ailleurs, les minorités immigrées ne sont pas sur la scène politique. Peut-être qu'aujourd'hui, elles commencent à faire des percées, mais pendant assez longtemps c'étaient des questions taboues sur leurs origines, les luttes mêmes qu'ils pouvaient mener, de sorte que finalement, il y a toute une recherche à faire, toute une série d'incitations à provoquer, pour les amener à s'intéresser à ces questions, qui sont des questions d'avenir, quoi qu'il arrive. Si on les néglige aujourd'hui, on le reposera demain de façon plus sereine.

Les Sud-Américains n'ont-ils pas cette quête de l'origine ?

Absolument pas. Le Brésil, c'est typique, mais ailleurs, au Guatemala, au Mexique etc. ; ce ne sont pas tellement leurs préoccupations. Alors qu'on fond, même l'Argentine, quoi qu'on pense, pourrait être intéressée par ces questions, parce que lors de luttes d'indépendance, des communautés noires étaient impliquées. Mais la question reste ouverte, il suffit de susciter l'intérêt. Les réalités sont là, établies de manière scientifique et rigoureuse.

A l'instar du film "Black Panther" pensez-vous que le cinéma puisse être un levier pour relancer le débat ?

Je crois que c'est par là qu'il faudra passer. C'est certainement le vecteur le plus puissant et le plus significatif qu'on pourrait mobiliser si éventuellement cela est possible. Le festival panafricain d'Alger avait déjà donné l'occasion d'évoquer cette question historique et si on peut relancer aujourd'hui, ce serait fabuleux. Si l'Algérie pouvait relancer le débat, ce serait fantastique. ●



Bakari II

négative. Donc, c'était très difficile d'instaurer un débat autour de cette question.

Même du côté des Afro Américains ?

Ah les Afro Américains, non. Au contraire, c'était tout de même passionnant pour eux de découvrir qu'en dehors de l'esclavage, le peuplement des Etats Unis est précolombien et que des hommes libres ont pu construire les pyramides du Mexique etc. Donc, il y avait là un engouement certain. Je pense que finalement, cela m'a incité à approfondir l'idée et aussi à pouvoir la discuter avec un certain nombre de savants aux Etats Unis. Ivan Van Sertima avait déjà exploré ce terrain, mais il n'avait pas au fond les éléments dont nous pouvions disposer,

montrer sous un visage très peu reluisant les premières relations entre l'Europe et ces régions-là.

La pérennité de la découverte du Nouveau monde par Christophe Colomb remise en cause, comment réagissent l'Espagne, le Portugal, l'Italie ?

L'Espagne serait intéressée par la question, comme l'Italie d'une certaine manière, mais je n'ai pas exploré outre mesure les possibilités dans ce domaine. J'ai pensé qu'il y avait une telle résistance, à l'époque, que finalement, il vaut mieux laisser et qu'il viendra l'époque où des équipes internationales s'intéresseront à cette question. C'est une

DU NÈGRE À L'AFRICAIN AMÉRICAIN

Les sonorités d'une évolution identitaire

La musique a joué un rôle important dans l'évolution identitaire des Africains Américains. La musique des orchestres cubains et portoricains des Caraïbes hispanophones, le calypso de Harry Belafonte des Caraïbes anglophones, la musique nigériane de Babatunde Olatunji et sud-africaine de Miriam Makeba, ainsi que notre propre musique soul de James Brown, ont fait partie du processus par lequel nous Africains Américains avons développé notre fierté d'être noir dans le contexte de l'évolution de notre identification avec le monde panafricain.

Une musique à part d'une communauté à part

Nous, Africains Américains, avons toujours eu notre propre musique, différente de celle de la population blanche du pays. Nos expressions musicales - nos diverses musiques populaires ; nos musiques spirituelles, les negro spirituals et le gospel ; ainsi que notre musique classique, la seule musique classique des États-Unis, le jazz - ont influencé le monde entier.

Nous avons même notre "hymne national" comme expression de notre réalité en tant que communauté à part dans la nation. Le Negro National Anthem, "Lift Every Voice and Sing", (Soulevez toutes les voix et chantez), a commencé comme un poème écrit en 1899 par James Weldon Johnson, pour qui son frère, John Rosemond Johnson, en a composé la musique en 1900. Quand la National Association for the Advancement of Colored People (NAACP) (l'Association nationale pour le Progrès des Gens de Couleur), l'organisation la plus importante dans nos luttes pour les droits civiques, se formait, pendant les années vingt, la chanson est devenue leur thème musical. Elle a été chantée pour la première fois en public dans la ville de Jacksonville en Floride par une chorale de cinq cents écoliers africains américains.

Aujourd'hui, on chante cet hymne dans les universités africaines américaines et dans des événements culturels de nos organisations traditionnelles. Des chanteurs tels que Ray Charles l'ont aussi enregistré. A la différence de l'hymne national belliqueux de la nation, le "Star Spangled Banner", qui parle des bombes qui éclatent dans l'air, notre hymne parle de la foi et de l'espoir des Africains Américains.

Pendant les années quatre-vingt, quand nous chantions "Nkozi Sikelele", (Que Dieu Bénisse l'Afrique), en solidarité avec la lutte anti-apartheid du Congrès national africain d'Afrique du Sud, nous chantions souvent notre hymne national aussi, en reconnaissance de la similitude des luttes pour la liberté de ces deux peuples noirs en Afrique et dans la Diaspora.

Le 20 janvier 2009, une date unique pour nous tous de l'Afrique et de la Diaspora, lors de la cérémonie historique d'installation du Président Barack Obama, le Révérend Joseph Lowery a récité le troisième verset de notre hymne national dans sa bénédiction de l'événement qui marquait une apothéose de la réalisation de l'espoir auquel cet hymne faisait allusion :

*Lift every voice and sing, till earth and Heaven ring,
Ring with the harmonies of liberty;
Let our rejoicing rise, high as the listening skies,
Let it resound loud as the rolling sea.
Sing a song full of the faith that the dark past
has taught us,
Sing a song full of the hope that the
present has brought us;
Facing the rising sun of our new day begun,
Let us march on till victory is won.*

*Stony the road we trod, bitter the chastening rod,
Felt in the days when hope unborn, had died;
Yet with a steady beat, have not our weary feet,
Come to the place for which our fathers sighed ?
We have come, over a way that with tears has
been watered,
We have come, treading our path through the
blood of the slaughtered ;
Out from the gloomy past, till now we stand
at last
Where the white gleam of our bright star is cast.*

*God of our weary years, God of our silent tears,
Thou Who hast brought us thus far on the way;
Thou Who hast by Thy might, led us into the light,
Keep us forever in the path, we pray.
Lest our feet, stray from the places, our God,
where we met Thee.*

*Lest our hearts, drunk with the wine of
the world, we forget Thee.*

*Shadowed beneath Thy hand, may
we forever stand,
True to our God, true to our
native land.*

*(Soulevez toutes les voix et
chantez jusqu'à ce que la terre
et le ciel sonnent*



Harry Belafonte



Babatunde Olatunji

*Avec les harmonies de la liberté ;
Que nos réjouissances montent aux cieux,
Qu'elles résonnent fort comme le roulement de
la mer.*

*Chantez une chanson pleine de la foi que le
sombre passé nous a enseignée,
Chantez une chanson pleine de l'espoir que le
présent nous a apporté ;
Face au soleil levant de l'aube d'un jour nouveau,
Marchons jusqu'à ce que la victoire soit gagnée.*

*Rocailleuse le chemin dans lequel nous avons
marché, amère la verge qui nous a châtiés,
Que nous sentions dans une époque où l'espoir
mourrait avant de naître ;*

*Mais, avec un rythme insistant, nos pieds
fatigués ne sont-ils pas arrivés
Au lieu que nos pères tant désiraient ?
Nous sommes venus par un chemin arrosé
de larmes,*

*Nous sommes venus par un chemin arrosé
du sang des abattus ;*

*Hors du sombre passé, nous sommes enfin
arrivés*

*Là où se lève la lueur blanche de notre étoile
brillante.*

*Dieu de nos années pénibles, Dieu de nos
larmes silencieuses,*

*Toi qui nous as conduits si loin dans le chemin ;
Toi qui, par Ta puissance, nous as menés à la
lumière,*

*Garde-nous pour toujours dans le chemin, nous
Te prions.*

*De peur que nos pieds ne s'éloignent des lieux,
notre Dieu, où nous T'avons rencontré.*

*De peur que nos cœurs, ivres du vin du monde,
ne T'oublient.*

*Sous l'ombre de Ta main, puissions-nous rester
éternellement,
Fidèles à notre Dieu, Fidèles à notre pays natal.)*

*Nos corps comprenaient même si nos têtes ne
comprenaient pas*

Un début du processus d'élargissement de notre identité, au-delà des frontières physiques et conceptuelles des États-Unis, nous est arrivé sans que l'on ne se rende compte qu'il se passait quelque chose de différent, de subversif même. Qu'il se passait quelque chose qui - dans une période assimilationniste quand nous voulions être 100% américains, bien que noirs, pour bénéficier des privilèges de notre citoyenneté - élargissait notre identité au-delà de cette citoyenneté limitée.

Ce début inconscient d'une nouvelle conscience a commencé pour des jeunes dont je faisais partie dans un bal dans le New Jersey. C'était le début des années soixante qui seraient si transformationnelles pour les États-Unis et le monde. L'orchestre jouait notre musique africaine américaine comme d'habitude et nous dansions aux rythmes familiers.

Subitement le rythme a changé du familier au jamais entendu. Plus syncopé. Que faire ? Regarder ceux qui avaient l'air de savoir que faire. Ayant le sens du rythme, on n'était pas trop désaxé. Un peu perplexe, mais pas pour longtemps. On a vite compris en suivant des yeux et des pieds les pas des plus avertis.

"Ça s'appelle comment ?" demandait-on à ceux qui avaient l'air d'en savoir plus que

nous. "Pachanga", disaient certains. "Charanga", disaient d'autres. Des terminologies inhabituelles pour nos oreilles anglophones. Des rythmes et des mouvements du corps différents, mais pas trop. Qui correspondaient suffisamment à notre répertoire gestuel pour qu'on s'y adapte. Sans comprendre pourquoi ils étaient si semblables, tout en étant différents.

Pour nous de l'Etat de New Jersey, ces nouveautés venaient de la population hispanophone, cubaine et portoricaine, de New York, la ville cosmopolite en face. En réalité, ces nouveautés nous venaient de beaucoup plus loin et d'il y a beaucoup plus longtemps sur le plan tant géographique qu'historique et culturel. Mais nous ne le savions pas encore.

Comme on ne connaissait ni l'origine géographique de cette musique ni notre histoire africaine et diasporique commune dont elle faisait partie, on n'avait aucune base pour comprendre la signification profonde du moment. Ces rythmes plus complexes que les nôtres secouaient plus que nos corps. Ils secouaient aussi notre identité limitée aux États-Unis.

Les paroles étaient en espagnol. De Porto Rico ? Cuba ? On ne les comprenait pas. Mais on comprenait que l'essentiel était de danser sur les rythmes. Ne connaissent pas encore l'existence d'une diaspora africaine à travers les Amériques, nous ne savions pas que partout dans l'hémisphère, il y avait d'autres Afro-descendants qui, comme nous, avaient une musique qui avait ses racines en Afrique, ce qui expliquait pourquoi cette musique, bien qu'étrangère, ne l'était pas vraiment.

De nouvelles découvertes sonores caribéennes et africaines

À la même époque, Harry Belafonte a chanté "Day-O", "Jamaica Farewell", (Au revoir, Jamaïque), et "Matilda" (She Take Me Money and Run Venezuela/Elle a pris mon argent et s'est enfuie au Venezuela). Ces chansons traditionnelles caribéennes faisaient allusion à des lieux dont on avait entendu parler et à des situations pour lesquelles on avait des bases pour comprendre.

"Day-O - The Banana Boat Song", (La chanson du bateau bananier), avec son refrain, "Daylight come an me wan' go home", (Le jour se lève et je veux rentrer chez moi), parlait des travailleurs caribéens qui chargeaient les bateaux de bananes pour l'exportation. Ayant travaillé dur toute la nuit, ils voulaient recevoir leur paie et rentrer chez eux. Du côté de notre rivage, nous avions des pères qui travaillaient dur au Port de Newark dans le New Jersey, et qui déchargeaient des bananes qui venaient des îles caribéennes.

SUITE



Miriam Makeba

L'anglais des chansons était différent de l'anglais états-unien, mais pas trop différent de notre façon africaine américaine de parler cette langue. L'album "Calypso", 1956, de Belafonte, était le premier 33 tours dont se sont vendus aux États-Unis plus d'un million d'exemplaires.

Dans la même période, comme résultat d'une nouvelle dynamique politique - la décolonisation des pays africains - une nouvelle géographie musicale s'est ajoutée à la bande sonore de l'évolution de la conscience identitaire africaine américaine. Avec ces indépendances africaines, à commencer par le Ghana en 1957 et la Guinée en 1958, suivies par d'autres pays à partir de 1960, la présence de diplomates africains dans les missions des Nations-Unies à New York et les ambassades à Washington, ainsi que des étudiants africains dans des universités, nous a permis de connaître des gens semblables à nous qu'on n'avait connus qu'à travers des images désobligeantes, style Tarzan, des médias.

Avec cette présence africaine, qui n'avait rien en commun avec les images racistes des médias, fruits d'imaginaires coloniaux, des musiques africaines se sont ajoutées aux musiques caribéennes pour contribuer au fonds sonore de l'évolution de notre compréhension d'une géographie humaine et historique africaine et afro-descendante de laquelle nous commençons à comprendre que nous aussi faisons partie.

En 1960 l'album "Drums of Passion/Jin-Go-Lo-Ba", du percussionniste nigérian Babatunde Olatunji, a explosé sur la scène musicale. Olatunji, qui a étudié à Morehouse College, une université africaine américaine, a fait partie de nos luttes pour les droits ci-

viques et a joué avec plusieurs de nos musiciens de jazz.

Miriam Makeba d'Afrique du Sud, qu'on a vue à la télévision en novembre 1959, est venue renforcer cette présence musicale africaine. Son premier tube, "The Click Song", (La Chanson à Cliques), nous a intrigués par les sons de la langue xhosa. Elle faisait allusion à un scarabée qui symbolise pour le peuple xhosa la pluie bénéfique pour leurs champs et par extension l'espoir d'un meilleur avenir.

Nous pouvions facilement nous identifier à la lutte, dont Makeba était le symbole, contre l'apartheid en Afrique du Sud qui nous paraissait si semblable à notre lutte contre la ségrégation raciale aux États-Unis. Sa chanson "Pata-Pata", qui l'avait rendu célèbre en Afrique du Sud, en 1956, est sortie aux États-Unis en 1967. "Pata-Pata" est devenue une musique incontournable dans nos fêtes d'étudiants universitaires noirs qui rassemblaient des africains américains, caribéens et africains.

La fierté d'être noir

Pendant les années cinquante et au début des années soixante, nous, Africains Américains, luttions pour nous intégrer à la société blanche, pour nous assimiler à leurs valeurs, leurs comportements et leur style de vie, pour pouvoir bénéficier des droits de citoyenneté que la Constitution du pays garantissait à tous, mais desquels nous étions exclus. Nous essayions de ne pas trop nous distinguer sur la plan culturel, surtout que le système éducatif et les médias avaient fait de leur mieux pour nous faire croire que nous n'avions pas de culture et que tout ce qui était blanc était supérieur. On s'appelait

gens de couleur, nègre, mais pas noir. C'était une insulte de dire à quelqu'un qu'il/elle était noir/e.

Dans notre désir d'être des citoyens à part entière des États-Unis, nous ne voulions surtout pas nous identifier à une Afrique qui était représentée comme sauvage. À part les écrits de nos grands intellectuels, tels que W.E.B. DuBois et Carter G. Woodson, que la plupart d'entre nous ne connaissaient pas encore, nous n'avions pas de contrepoids qui nous donnerait une base nous permettant d'imaginer une Afrique positive.

Mais, un résultat très important de la lutte pour les droits civiques était que nous avons commencé à entrer dans les meilleurs universités du pays qui, avant, acceptaient très peu d'Africains Américains, en nombre suffisant pour former une petite masse critique qui pouvait créer des groupes d'études dans lesquels nous apprenions ce que nos professeurs ne nous enseignaient pas. Nous faisons de la recherche sur notre histoire aux États-Unis ainsi que sur notre histoire et notre héritage africains. Nous apprenions que, contrairement à ce que nos professeurs essayaient de nous enseigner, nous avions toujours de la culture d'origine africaine qui était la base de notre spécificité culturelle. Et nous apprenions plus sur la diaspora africaine aux Amériques, ce qui expliquait les similitudes musicales. Nous apprenions aussi une histoire africaine pas du tout sauvage, dans laquelle l'Europe a plutôt traité l'Afrique de façon sauvage.

Comme résultat et de notre recherche et de nos contacts avec des Africains, nous ne voulions plus être comme les blancs, surtout que nous apprenions combien leur comportement par rapport à nous, Africains Américains et Africains, démontrait non pas leur supériorité, mais plutôt leur inhumanité. Au contraire, nous avons commencé à nous redéfinir comme des noirs ou Afro-Américains, et plus tard comme des Africains Américains, pour réclamer cet héritage et reconnaître notre africanité.

La chanson qui représentait le mieux cette nouvelle conscience, une espèce de nouvel hymne national d'une nouvelle identité africaine américaine, était "Say It Loud - I'm Black and I'm Proud", (Dis le fort - Je suis noir et fier de l'être), du Godfather of Soul, le Parrain de la musique Soul, James Brown.

Brown a enregistré la chanson avec une chorale d'une trentaine de jeunes des communautés africaines américaines de Los Angeles, telles que Watts, lieu de la première rébellion urbaine en 1965. On constate une

similitude, plus de cinquante ans plus tard, avec "Lift Every Voice and Sing" (Elevez toutes les voix et chantez), dans l'utilisation de la chorale de jeunes. Le style était celui de la polyphonie, de l'appel et la réponse caractéristique de la musique africaine américaine qui n'a pas oublié ses racines africaines.

*Look a'here, some people
say we got a lot of malice
Some say it's a lotta nerve
I say we won't quit moving
Til we get what we deserve*

...

*Brother, we can't quit until we get our
share*

*Say it loud,
I'm black and I'm proud
Say it loud,
I'm black and I'm proud,
one more time
Say it loud,
I'm black and I'm proud, huh*

*I've worked on jobs with my feet and my
hands
But all the work I did was for the other man
And now we demand a chance
To do things for ourselves
We tired of beating our heads against the
wall
And working for someone else*

*Say it loud,
I'm black and I'm proud
Say it loud,
I'm black and I'm proud*

...

*We rather die on our feet,
Than keep living on our knees*

*Say it louder,
I'm black and I'm proud
Say it loud,
I'm black and I'm proud*

*(Il y a des gens qui disent que nous sommes
méchants
Il y en a qui disent que nous avons du toupet,
Moi je dis que nous ne n'arrêterons pas
d'avancer
jusqu'à ce que nous obtenions ce que nous
méritons.*

...

Frère, nous ne pouvons pas nous arrêter



James Brown

jusqu'à ce que nous obtenions notre part.

*Dis le fort.
Je suis noir et fier de l'être.
Dis le fort.
Je suis noir et fier de l'être.*

*J'ai eu beaucoup de boulots où j'ai fait des
mains et des pieds.
Mais tout mon travail a bénéficié à d'autres
gens.
Maintenant nous exigeons la possibilité
de nous occuper de nous-mêmes.
Nous en avons marre de nous cogner la tête
contre un mur
Et travailler pour quelqu'un d'autre.*

*Dis le fort.
Je suis noir et fier de l'être.
Dis le fort.
Je suis noir et fier de l'être.*

*Nous préférons mourir debout
que vivre à genoux*

*Dis le fort.
Je suis noir et fier de l'être.
Dis le fort.
Je suis noir et fier de l'être).*

La chanson a eu un succès immédiat chez les Africains Américains, mais Brown a perdu une bonne partie de son public blanc qui, comme la chanson avait prédit, trouvait "raciste" de telles expressions de fierté et n'ont pas apprécié les demandes de parti-

ciper pleinement dans la société de la part des Africains Américains.

Dans les concerts le public africain américain répondait avec enthousiasme et dans nos fêtes d'étudiants, nous, Africains Américains, Caribéens, Africains, chantions ensemble, "Say it loud" (Dis le fort), "I'm Black and I'm proud", (Je suis noir et fier de l'être), en affirmant, et en dansant, une nouvelle identité noire, fière et panafricaine. ●

NOTES

Belafonte, Harry. *My Song: A Memoir*. New York: Alfred A. Knopf, 2011.

Makeba, Miriam. *Makeba: My Story*. New York: New American Library, 1987.

Brown, James, with Bruce Tucker. *James Brown: The Godfather of Soul*. New York: Macmillan Publishing Company, 1986.

Smith, R.J. *The One: The Life and Music of James Brown*. New York: Gotham Books, 2012.

BIBLIOGRAPHIE

Belafonte, Harry. *My Song: A Memoir*. New York: Alfred A. Knopf, 2011.

Brown, James, with Bruce Tucker. *James Brown: The Godfather of Soul*. New York: Macmillan Publishing Company, 1986.

Makeba, Miriam. *Makeba: My Story*. New York: New American Library, 1987.

Olatunji, Babatunde. *The Beat Of My Drum : An Autobiography*. Philadelphia: Temple University Press, 2005.

Smith, R.J. *The One: The Life and Music of James Brown*. New York: Gotham Books, 2012.



Dr Sheila Walker



A ESSAOUIRA, PORTE CULTURELLE DE L'AFRIQUE

Les Gnaouas à l'épreuve du star-système

Médiatisés depuis vingt ans grâce au Festival d'Essaouira, ces musiciens autrefois marginalisés oscillent entre respect des rituels traditionnels et adaptation aux canons de l'industrie musicale. Toutefois, le Festival Gnaoua et Musiques du Monde confirme son africanité lors de cette 21^{ème} édition qui a eu lieu à Essaouira du 21 au 23 juin dernier.

“**D**epuis la naissance du festival, son caractère inédit lui confère une place de choix dans les événements culturels ayant confirmé au monde que l'Afrique est plus que jamais une terre de dialogue et de création”, rappelle Neila Tazi, productrice du Festival Gnaoua et Musiques du Monde d'Essaouira. Depuis 1998, le rendez-vous culture qui a su redonner ses lettres de noblesse à la culture tagnaouite et à l'héritage africain, s'inscrit plus que jamais dans la démarche Sud-Sud pour un échange culturel inter-continent. Au fil des éditions, en plus des

maîtres gnaoua des différentes villes marocaines, le festival a toujours accueilli les plus grands de la scène africaine à l'image de Youssou Ndour (Sénégal), Amadou et Mariam (Mali), Bassekou Kouyaté (Mali), Toumani Diabaté (Mali), Doudou Ndiaye Rose (Sénégal), Oumou Sangaré (Mali), Ray Lema (Zaïre), Yakhoba Sissokho (Mali), Yéyé Kanté (Guinée), Issakha Sow (Sénégal), Ali Farka Touré (Mali), Sibiri Samaké (Mali), Cheik Tidiane Seck (Mali), Ba Cissoko (Guinée), Baaba Maal (Sénégal)...

Que de chemin parcouru en quelques dizaines d'années! L'anthropologue disparu Georges Lapassade, spécialiste des rites

de possession, rappelait dans un entretien à *Africultures* à quel point les rituels et la musique de ces groupes traditionnels étaient mal considérés au Maghreb dans les années 1960, précisant même que “le stambali [version tunisienne des cérémonies] était méprisable parce que le Noir l'était”!

Des marginaux devenus idoles

Parfois en butte au racisme et à la défiance vis-à-vis de leurs pratiques animistes, les Gnaouas marocains étaient surtout un peu snobés parce qu'ils ne s'intégraient pas à la tradition musicale classique arabo-andalouse. Georges Lapassade observait en outre une “folklorisation manifeste” des spectacles gnaouas donnés dans les marchés, dans des fêtes officielles ou durant des tournées où les musiciens pratiquaient des activités aumônières.

Il a fallu attendre les années 1970 pour que des groupes marocains tels que Nass El Ghiwane s'inspirent de cet héritage, le popularisent et le modernisent... tandis que des jazzmen tels que le pianiste américain Randy Weston s'en imprégnaient et l'exportaient sur les scènes occidentales.

Le Festival, une vitrine pour une culture snobée

La création du Festival gnaoua d'Essaouira, en 1998, marquait une étape déterminante dans la reconnaissance de cette tradition. "Les Gnaouas étaient auparavant marginalisés, leurs rites vus avec autant de défiance que le candomblé au Brésil ou le vaudou en Haïti, précise la fondatrice et productrice de l'événement, Neila Tazi. Certains vivaient de mendicité... Aujourd'hui, ils bénéficient d'une reconnaissance internationale et sont devenus une source de fierté pour tous les Marocains". Pour la femme forte de la manifestation, la tagnaouite est d'autant plus populaire dans le pays qu'elle a été encouragée au début des années 2000 par le jeune roi Mohammed VI.

Une identité en mutation

Mais cette popularité soudaine a aussi eu un impact sur la musique gnaoua et ses interprètes. Comme le rappelle l'ethnologue Abdelhafid Chlyeh dans un essai de référence, *Les Gnaouas du Maroc* (éd. Le Fennec), les maalem (les maîtres gnaous) tiraient traditionnellement fierté et légitimité du rite de possession.

L'animation de spectacles sur la place publique, si elle a toujours permis aux musiciens d'améliorer leurs revenus, était considérée comme une activité annexe moins gratifiante. Aujourd'hui, les lignes bougent, d'autant que les cachets proposés aux maalem pour de grands concerts sont bien supérieurs à leurs sources de revenus habituelles.

Abdelhafid Chlyeh parlait, en 1998, de versement d'arrhes variant de 200 à 500 dirhams (de 20 à 50 euros environ) pour la lila, la cérémonie rituelle, plus des dons en nature (des parties de l'animal sacrifié pendant la cérémonie, du sucre, du thé...).

Cet état de fait condamnait les musiciens à exercer une autre profession plus rémunératrice: Hassan Boussou, fils d'un des grands noms du genre, Hmida Boussou, par exemple, a profité de ses connaissances en abattage pour travailler temporairement en tant que boucher.

Les stars, aujourd'hui, ne cumulent plus forcément les casquettes. Selon Neila Tazi, en fonction du contexte, les cachets varient actuellement entre 500 et 7 000 euros, que ce soit pour une lila ou pour un concert, "pour les Gnaouas les plus populaires". Une prestation scénique pour le festival est quant à elle rémunérée entre 2 500 et 3 000 euros.

De nouveaux horizons

Autre bouleversement de taille, les maalem évoluent dans un univers mondialisé. Connus auparavant au niveau régional ou même local, rechignant à jouer avec des musiciens venus d'autres horizons, les maîtres sillonnent dorénavant les scènes internationales et se frottent à tous les styles.

Pour la première fois cette année, le Festival d'Essaouira s'est même offert, en mars, une tournée spéciale passant par de grandes scènes, à Washington et à New York pour les États-Unis, ainsi que dans la salle parisienne du Bataclan à Paris.

Pour des grands noms comme Hassan Boussou ou Mehdi Nassouli, qui habitent en France, la fusion est "naturelle". "Même si nous sommes respectueux de notre héritage, nous faisons des rencontres qui nous amènent à essayer des choses nouvelles", souligne Boussou, qui s'est ouvert aux musiques africaines, au jazz, au blues, au reggae et à l'afrobeat.

Son dernier projet, très réussi, élaboré avec le percussionniste français Laurent Clipet, consiste à retrouver les racines de la musique gnaoua, partant des sons traditionnels de la forêt guinéenne pour guider l'auditeur jusqu'à Sidi Ali Ben Hamdouch (saint du XVII^e siècle célébré en pèlerinage par les Gnaouas).

Une perte d'authenticité ?

Inscrits dans l'industrie musicale profane, jouant sur toute la planète en fusionnant avec d'autres musiciens, les Gnaouas ont-ils perdu leur âme ?

"Ce n'est pas parce que nous évoluons dans un monde moderne que nous ne res-

pectons pas notre héritage, rétorque Mehdi Nassouli. Quand j'étais enfant, j'ai autant écouté Nirvana, Metallica et Snoop Dogg que la musique traditionnelle. J'ai toujours été convaincu que je pourrais m'ouvrir à d'autres cultures en restant fidèle à moi-même: il y a même des liens avec la musique électronique, qui peut être une musique de transe! L'important, pour savoir où l'on va, c'est de ne pas oublier d'où l'on vient."

Le pianiste de jazz d'origine congolaise Ray Lema, invité régulièrement à jouer avec les Gnaouas, se montre également rassurant. "Ils ont gardé leur humilité, ils ne sont pas dans la compétition comme beaucoup de musiciens occidentaux, note le pianiste. Quand ils jouent, ils ont cette joie intérieure, cette authenticité, que l'on retrouve rarement sur d'autres scènes. Mais il faut que nous restions vigilants pour ne pas les attirer sur le chemin du vedettariat à l'occidentale et ôter à cette musique sa vraie fonction, qui est spirituelle."

C'est également tout le souci de Neila Tazi, pour qui "ce qui compte c'est le respect de la culture, de la musique gnaoua. Pas de les faire jouer avec de grosses stars qui attireraient peut-être du public mais dénatureraient leur univers".

Et la directrice d'expliquer que, pour l'heure, les têtes d'affiche internationales sont plus fascinées par les Gnaouas que l'inverse. "Ce sont eux qui insistent pour aller manger un tajine ou un couscous dans les chalets de vacances de l'OCP [géant du phosphate marocain] qui sont mis à notre disposition pour héberger les troupes qui viennent en nombre de tout le Maroc." ●



MALICK KANE A LA 11e BIENNALE DE MERCOSUL

“La politique mémorielle doit être globale par la gouvernance mondiale culturelle”



Malick Kane, représentant le Mémorial de Gorée au colloque international "Les lieux de mémoire dans le triangle atlantique" à Porto Alegre

Cela a été une fierté et un plaisir de venir à Porto Allegre participer à cette activité scientifique de la 11e Biennale Mercosul. Donc, encore une fois, je vous remercie pour la coordination et l'excellent travail que vous avez abattu, avec le président Gilberto Schwartsmann et toute l'équipe qui a travaillé autour de ce colloque. Sur les principales notes de conclusion, j'aurais à ajouter une réflexion sur l'opportunité du thème, qui est d'avoir à la Biennale Mercosul un débat sur les lieux de mémoire dans le Triangle Atlantique. Je veux dire qu'il n'y a aucune biennale dans le monde, aujourd'hui, que ce soit la Biennale de Venise ou même la Biennale de Dakar, d'où je viens, qui approche au plan stratégique des thèmes aussi profonds, universels et fédérateurs. Ce thème fédérateur met en scène trois continents : l'Europe, les Amériques et l'Afrique, ce qui est un point très important, qui pourrait être utilisé pour aussi engager d'autres parties de ces continents. Toujours concernant le thème, j'ai eu à parler sur un concept que je suis en train de développer aux Etats-Unis et qui s'appelle la Transatlanticté afrogénique. A la question d'African Burial Ground à New York que vous avez découvert, hier, au projet de construction d'un Mémorial de Gorée, pour

l'Afrique mais basé au Sénégal, j'ai vu qu'il y a un intérêt particulier par rapport à cette question et que, dans les débats, il y a eu des interpellations en profondeur. Mais, ce que l'on peut retenir de manière générale, est que la question de l'esclavage, de la traite transatlantique est multidimensionnelle, c'est une question transversale. On peut l'approcher sur le plan pluridisciplinaire. Vous voyez donc que si la question du Triangle Atlantique se pose à nouveau, ce serait beaucoup plus intéressant si on pouvait l'aborder en termes de **Reverse Triangle**, c'est-à-dire dans le sens contraire, pour revenir vers l'Afrique. C'est pourquoi nous travaillons beaucoup sur la Porte du Retour vers l'Afrique. Il y a eu des initiatives dans ce sens, comme Milton, qui a eu à travailler dans les années 90 pour le retour au Bénin. Il y a eu des mouvements, depuis le Libéria où des esclaves afro-américains sont revenus en Afrique. Il y a eu aussi au Nigeria le quartier brésilien etc. Au Sénégal, il y a eu des prémices, comme des Haïtiens et des Antillais qui sont revenus au Sénégal. Donc c'est une question qui, au plan diplomatique, intéresse le Sénégal, intéresse l'Afrique, jusqu'à ce que ce que l'Union Africaine fasse de la Diaspora la sixième région du continent. La diaspora afro-descendante est la sixième région du continent et on en a parlé hier.

Reverse Triangle, c'est-à-dire dans le sens contraire, pour revenir vers l'Afrique

Maintenant, s'agissant des politiques culturelles qui nous intéressent, particulièrement les politiques mémorielles, quels sont les dispositifs qu'il faudrait mettre en place, pour que l'histoire ne soit pas oubliée, pour que les populations de manière générale puissent prendre conscience de l'importance et du symbolisme des faits historiques qui les définissent ? Parce que ce sont les faits historiques qui nous définissent et la meilleure manière de le savoir, c'est de constater que nous tous qui sommes autour de la table avons des backgrounds différents. Egalement, l'approche en termes de politique mémorielle doit être globale et c'est ce que j'appelle la gouvernance mondiale culturelle. Et vous savez que la gouvernance mondiale ne se définit que par une seule institution au monde, les Nations-Unies. Les Nations-Unies ont une certaine approche de la gouvernance mondiale culturelle, de la gouvernance mondiale mémorielle ; une partie est destinée à l'Unesco, l'autre partie est dédiée à des programmes au niveau du siège de l'Onu sous l'égide du département de l'information. Et au niveau des politiques de commémoration, l'Assemblée générale

des Nations-Unies a voté une résolution qui reconnaît le 25 mars de chaque année comme journée de commémoration des victimes de l'esclavage et de la traite transatlantique. C'est célébré partout, même s'il y a des pays qui ont retenu d'autres dates. L'important est que les Nations-Unies aient pris cette date comme date phare pour la commémoration par la communauté internationale des victimes de l'esclavage. Et en dehors de cette disposition, un acte fort a été posé avec la construction d'un mémorial au siège des Nations-Unies, dédié à la commémoration de l'esclavage et qui s'appelle l'Arche du Retour.

Une politique culturelle mémorielle qui prenne en charge les conditions et les enjeux d'une mémoire apaisée dans la diaspora afro-descendante

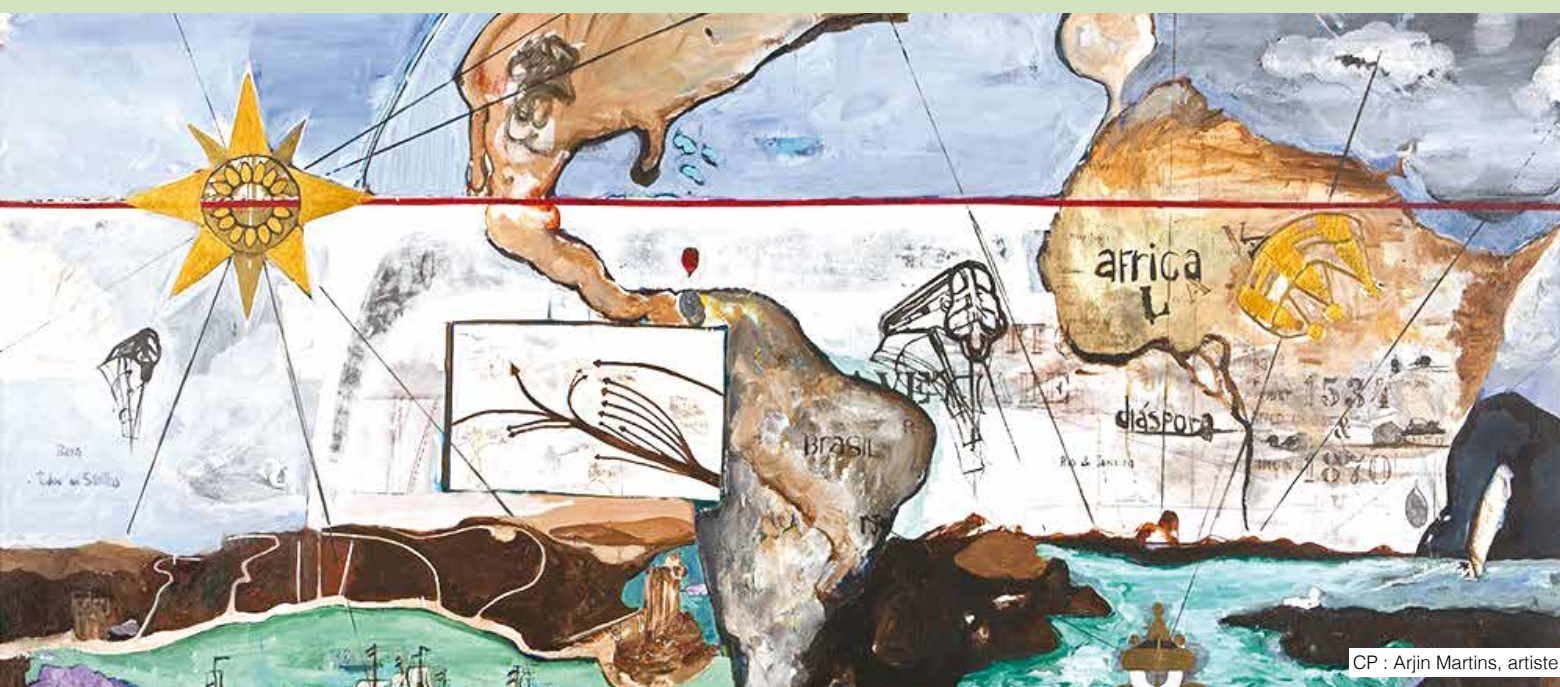
C'était important de redéfinir les politiques mémorielles au plan de la gouvernance mondiale, surtout par rapport à la diaspora, savoir quels doivent être les mécanismes d'une politique culturelle mémorielle qui prenne en charge les conditions et les enjeux d'une mémoire apaisée dans la diaspora afro-descendante aujourd'hui. Donc le premier acte qu'il faut poser, avant l'aménagement culturel des territoires, avec la construction d'infrastructures, des mémoriaux, des musées etc., il faudrait qu'on s'accorde au préalable sur les faits historiques, sur l'importance de ce travail-ci avec des artefacts. Aujourd'hui, il y a des collections muséographiques, muséologiques, qui doivent

être répertoriées, que ce soit au Brésil ou autre part en Amérique Latine, dans les Caraïbes ou aux Etats-Unis. Pour mon expérience personnelle, je ne connais pas très bien le Brésil, mais concernant les Etats-Unis ou les Caraïbes, l'engouement, la détermination, l'engagement militant et l'activisme qui y ont cours sur ces questions de politique mémorielle, je ne les ai pas encore vus ici. Je sais qu'il y a de grands monuments, de grands centres dédiés à la mémoire des afro-descendants et les gouvernements ont pu financer cela. Le Mémorial ACTe de Guadeloupe constitue un acte majeur posé dans cette île, territoire français. Donc, l'éducation doit passer par une préservation de la mémoire, parce que c'est la mémoire qui est la boussole qui oriente le présent et le futur et cette mémoire doit être représentée dans des espaces. Le choix des espaces est important, puisqu'il y a des espaces qui sont naturellement des lieux de mémoire, comme Cais do Valongo ou les Quilombo ici au Brésil, qui doivent être préservés. Mieux, le gouvernement doit même investir pour la mémorialisation de ces espaces, dans le cadre de cette vision d'une diversification culturelle au Brésil, ou ailleurs. La diversité culturelle est bien une réalité ici, parce qu'il y a un métissage, toutes les races sont présentes, il y a une histoire globale partagée par tous. Donc les minorités, que ce soient ceux qui sont appelés "indigènes" ou les afro-brésiliens, doivent être intégrés dans cette logique. D'où toute la pertinence du thème de la

Biennale Mercosul, avec ce colloque, parce que c'est un acte de justice sociale et de reconnaissance des droits des peuples et c'est un pas important dans ce sens.

Une prise de décision politique doit être fondée sur une réalité scientifique, historique

Le dernier point que j'ajouterai, c'est le cas d'African Burial Ground pour lequel il faudrait que l'on travaille en synergie et en échange. Vous avez vu qu'African Burial Ground est particulier, avec ce cimetière qui a été découvert à New York en 1991, deux siècles après sa fermeture en 1790. Le travail de mémorialisation n'a été possible qu'avec le concours de plusieurs forces. Il y a les forces sociales, militantes, mais il y a aussi les universités, qui ont joué un rôle important. Il y a également les think tank, les laboratoires d'idées qui influencent même les décisions gouvernementales. Une prise de décision politique doit donc se baser sur des études, la recherche, doit être fondée sur une réalité scientifique, historique, sinon c'est le désordre garanti. Donc, les universités, les centres de recherche, les activistes, les artistes et la société civile, de manière générale, doivent s'engager pour que cette mémoire soit revivifiée. Nous sommes donc prêts pour un partenariat avec la Biennale Mercosul, à laquelle nous comptons contribuer avec une participation forte l'année prochaine, aux plans scientifique et artistique, par rapport à une plateforme que l'on définira d'accord parties. Encore une fois, merci beaucoup. ●



RETROUVER SES RACINES AFRICAINES

Continuum Project et African Ancestry jettent le pont génétique transatlantique

The Continuum Project, co-fondé par Glenn Gordon NSangou et Nikkole Salter en 2008, est un organisme à but non lucratif dont la mission est d'enrichir et autonomiser les communautés en utilisant les arts scéniques. Grâce à un partenariat avec African Ancestry (Ascendance africaine), leur première initiative, The Legacy Program (Programme Héritage), utilise le pouvoir de la science génétique et des arts pour explorer l'identité ethnique et encourager la réunification des descendants de la traite négrière transatlantique avec la spécificité de leur ascendance africaine.



Nikkole Salter

Mme Nikkole Salter, avec des artistes incroyablement talentueux et des professionnels des arts, s'est associée à African Ancestry, Inc. et Piper Theatre Production, Inc. pour lancer et faciliter la première initiative du CP - The Legacy Program: Residency - à Brooklyn, NY en mars 2009. C'est un programme de développement d'identité ethnique positif, axé sur les arts, qui a bouclé son huitième cycle au Duke Ellington School of the Arts 51 à Washington.

African Ancestry a aidé plus de 500.000 personnes à se reconnecter avec les racines de leur arbre généalogique

African Ancestry aide à transformer la façon dont les gens se perçoivent et la façon dont ils voient l'Afrique

Fondé en 2003 par le Dr. Rick Kittles et Gina Paige, African Ancestry est le leader mondial dans le suivi des lignées maternelles et paternelles d'origine africaine ayant aidé

plus de 500.000 personnes à se reconnecter avec les racines de leur arbre généalogique.

La plupart des entreprises peuvent seulement vous dire de quel continent vous êtes originaire, mais pas quel pays. Avec la base de données la plus vaste et la plus complète de l'industrie de plus de 30.000 échantillons africains indigènes, Ancestry détermine des pays spécifiques et, le plus souvent, des groupes ethniques spécifiques avec un niveau inégalé de détail, de précision et de confiance.

Tracez votre ADN, trouvez vos racines

Grâce à la puissance de l'ADN et à la base de données génétiques africaines la plus complète, African Ancestry est la seule compagnie qui peut retracer votre ascendance jusqu'à un pays africain et un groupe ethnique d'origine spécifique datant d'il y a plus de 500 ans. Si les résultats proviennent d'un autre continent, ces informations seront fournies.

Nous avons chacun dans notre ADN une série d'indicateurs qui fournissent des

informations sur notre ascendance. Cette information est transmise de génération en génération et peut raconter une histoire profonde sur notre origine et mettre en évidence nos liens avec l'Afrique moderne. ●

NIKKOLE SALTER, ACTRICE ET PRÉSIDENTE COFONDATRICE DE CONTINUUM PROJECT

"J'appartiens au peuple Wolof du Sénégal"

"En 2009, avec le premier cycle du programme Héritage ou "Legacy", mon collaborateur cofondateur NSangou et moi-même avons fait notre test Adn, pour déterminer nos racines ancestrales africaines. Cela a été une expérience extraordinaire, émotionnelle. C'est presque très difficile de réaliser qu'on est en train de compléter les chaînons manquants de notre lignée. Une information, une connaissance comme quoi la famille a été démantelée jusqu'à une impossibilité de réenchantement. Et nous avons fait le test puis trouvé du côté matrilinéaire que j'appartiens au peuple Wolof du Sénégal.

Le Mémorial de Gorée pour recoller les attaches rompues

Je pense que le projet de Mémorial de Gorée devient une pierre angulaire pour les descendants de la traite transatlantique des esclaves et tous les peuples afro-descendants du monde entier. Parce que le Mémorial ne crée pas seulement un espace où on peut préserver des pans de notre histoire, qui expliquent comment et pourquoi nous avons été déconnectés les uns des autres et par rapport à nos racines africaines, notre "soi africain". Mais nous sommes aussi capables d'utiliser cet espace pour créer un endroit où nous pourrions nous réunir; où nous pourrions recoller nos attaches qui avaient été rompues, à travers une institution comme le projet de Mémorial de Gorée. Actuellement, nous n'avons pas un site, un espace qui abrite un objet de cette envergure. Et je pense, étant partie prenante en tant que "Continuum Project", juste ayant ce projet en tant qu'Africain, personne afro-descendante, il serait d'une importance capitale pour nous tous".



PARTICIPEZ À FAIRE VIVRE LA MÉMOIRE POUR QU'ELLE N'AIT PAS LE GOÛT DES LARMES

**HELP KEEP THE MEMORY ALIVE SO THAT
IT DOES NOT TASTE LIKE TEARS**

Bulletin de soutien

Support Form

**Je soussigné,
I, the undersigned**

Nom :

Last Name :

Prénom (s) :

First name :

Fonction :

Function :

Adresse :

Address :

Désire soutenir la réalisation du Mémorial de Gorée

I want to support the construction of the Memorial of Goree

Total versement

Total amount :

Je règle par :

I pay by :



Chèque

Personal cheque



Virement bancaire

Wire transfer

*A retourner au Projet
du Mémorial de Gorée*

**To be returned to
Memorial of Goree**

*19, avenue Hassan II
(ex Ave Albert Sarraut),
Dakar, Sénégal.
Tél : 00221 33 822 19 02
memgoree@orange.sn*

FONDATION MONDIALE POUR LE MÉMORIAL ET LA SAUVEGARDE DE GORÉE
WORLD FOUNDATION FOR THE MEMORIAL AND SAFEGUARDING OF GOREE

Compte bancaire

Bank account

: 007947500071 63 - BICIS PRESTIGE - DAKAR / SENEGAL

Fondation reconnue d'utilité publique par décret 90-919 du 20 août 1990.

memgoree@orange.sn - (site : www.fondationgoree.org)

MEMORIAL DE GOREE

Un Monument de la Reconnaissance
Africaine dans la TRANSATLANTICITE



UN FILM DE MALICK KANE

CO-PRODUCTION

- AFRIG PROD
- Fondation Mondiale pour le Mémorial
et la Sauvegarde de Gorée

REALISATION

- AFRIG PROD

INTERVIEWS PAR

- ELIMANE KANE

IMAGES - MONTAGE

- MOUSSA SOGUE "BAND'IMAGE"

ARCHIVES

- AFRIG PROD

www.afrimag.com

Facebook : Afriground

AFRIG PROD

